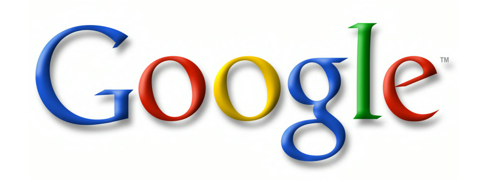
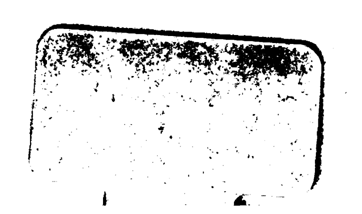



UC-NRLF
$B 145 302



E. GONDINET ET P. VERON

LES AFFOLÉS

COMÉDIE EN QUATRE ACTES



[redacted]

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1884

LES AFFOLÉS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 8 octobre 1883

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 24416-3.

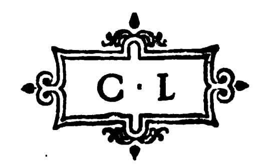
Gondinet, Pierre Edmond Julien

LES AFFOLÉS

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

EDMOND GONDINET ET PIERRE VÉRON



PARIS
CALMANN LÉVY, EDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1883

PERSONNAGES

LE GÉNÉRAL DE PARCEVAL	MM.	ADOLPHE DUPUIS.
FERNAND DE LÉRINS. .		P. BERTON.
ROBILLON.		FRANCÈS.
JEAN D'HÉROUVILLE . .		VOLNY.
BONARDEL		BOISSELOT.
BELBON		MICHEL.
LAGOURDIÈRE		PARADE.
AGÉNOR		CARRÉ.
CLAUDE		PEUTAT.
ÉVA (Mme de Lérins). . . .	Mmes	M. LEGAULT.
FABIENNE.		MARTHE VRIGNAULT.
OLYMPE (Mme Belbon). . .		D. GRASSOT.
CLARISSE (Mme Fougerolles)		LESAGE.
OCTAVIE (Mme Lagourdière).		CHASSANG.
CHARLOTTE.		DEPOIX.
SUZANNE		J. ARNAULT.
FLORESTINE		SCELLIER.

La scène se passe à Paris.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. PAUL BOISSELOT, régisseur général du Vaudeville.

LES AFFOLÉS

ACTE PREMIER

UN SALON CHEZ M. DE LÉRINS.

Porte d'entrée au fond, — à gauche, chambre de Fabienne, — à droite, chambre d'Éva, — à gauche, deux canapés en vis-à-vis; à droite, au fond, piano; sur le devant, une petite table.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDE, FLORESTINE.

Claude, en tenue de valet de pied de grande maison, lit la cote de la Bourse.

FLORESTINE, entrant doucement par la gauche.

Monsieur Claude?

CLAUDE, inspectant.

Mademoiselle Florestine?

FLORESTINE.

Je cherche la cote de la Bourse, vous l'avez? Que font les mines de Palavas?

CLAUDE, *avec dédain.*

Les mines de Palavas? Qui vous a conseillé cette valeur-là ?

FLORESTINE.

C'est le cocher.

CLAUDE.

Le cocher? Ah ! si vous écoutez le cocher !... Il fallait prendre du Franco-Serbe.

FLORESTINE.

C'est meilleur ?

CLAUDE.

D'abord c'est une société dont Monsieur est administrateur.

FLORESTINE.

Ça n'a pas l'air de l'occuper beaucoup.

CLAUDE.

Ça ne l'occupe pas du tout, mais ça prouve que c'est bon. (*Regardant la cote.*) Ils ont baissé de vingt francs, vos Palavas.

FLORESTINE.

Oh ! mon Dieu !

CLAUDE.

Tandis que nos Franco-Serbes ont monté en une seule bourse de 150 francs. (*On sonne, il s'installe sur un fauteuil.*) Si vous croyez que dans ces moments-là on a envie de servir ses semblables !

On sonne encore.

FLORESTINE, tombant éplorée dans un fauteuil.

Si vous vous imaginez qu'on a le cœur à l'ouvrage quand on perd son pauvre argent!

On sonne encore.

CLAUDE.

Encore deux opérations comme celle-ci et je me fais changeur.

FLORESTINE, pleurant.

C'est ma dot que j'avais risquée!

SCÈNE II

ROBILLON, CLAUDE, FLORESTINE, puis CHARLOTTE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Robillon.

ROBILLON, entrant vivement par le fond.

Mon cher monsieur de Lérins... (Étonné.) Ah! vous me laissez sonner depuis une heure.

CLAUDE.

Monsieur, je... j'étais préoccupé.

FLORESTINE.

Moi, je... j'avais la migraine.

ROBILLON.

Mon temps est précieux.

CLAUDE.

Je le sais, Monsieur.

ROBILLON.

Voulez-vous prévenir M. de Lérins ?

CLAUDE.

Monsieur est sorti avec Madame.

ROBILLON.

Pour longtemps ?

CLAUDE.

Ils sont allés visiter un hôtel qui est à vendre au parc Monceau.

ROBILLON.

L'Hôtel Herbin? M. de Lérins veut l'acheter ?

FLORESTINE.

Je crois que c'est Madame qui le désire.

ROBILLON.

Si j'étais sûr de les rencontrer... Ma fille n'est pas venue?

FLORESTINE.

Je n'ai pas eu l'honneur de voir mademoiselle Robillon.

ROBILLON.

Elle doit venir prendre mademoiselle de Lérins. Je l'attendrai.

CLAUDE.

Bien, Monsieur.

ROBILLON.

Vous avez la cote de la Bourse?

CLAUDE.

Oui, Monsieur, j'y suis abonné.

ROBILLON.

Ah! laissez-moi voir.

CLAUDE, bas, à Florestine.

C'est le directeur du Crédit Franco-Serbe. Ah! si celui-là voulait nous conseiller!

FLORESTINE.

Demandez-lui.

ROBILLON, lui rendant la cote.

Merci.

CLAUDE.

Je n'ose pas.

ROBILLON.

La Bourse se démocratise. C'est excellent.

CHARLOTTE, entrant par le fond.

Fabienne n'est pas prête?

FLORESTINE.

Non, Mademoiselle, je vais la prévenir.

ROBILLON.

Ne vous hâtez pas.

CHARLOTTE.

Tiens, tu es ici?

FLORESTINE.

Si je pouvais me rattraper!

CLAUDE.

Changeur!

Ils sortent à gauche.

SCÈNE III

ROBILLON, CHARLOTTE.

ROBILLON.

Il faut absolument que je voie M. de Lérins aujourd'hui. (Changeant de ton.) Ton amie Fabienne a beaucoup d'influence sur son père?

CHARLOTTE.

Oh! depuis que M. de Lérins s'est remarié...

ROBILLON.

Oh! oui.

CHARLOTTE.

Il aime toujours autant sa fille...

ROBILLON.

Mais c'est sa femme qu'il écoute.

CHARLOTTE.

Elle est jeune et elle est jolie.

ROBILLON.

Et elle est américaine. Elles sont très habiles, les américaines. Sais-tu que Lérins songe à acheter l'hôtel Herbin ?

CHARLOTTE.

Si madame de Lérins le veut, il l'achètera. Il ne lui refuse rien. Fabienne ne s'en aperçoit pas, heureusement. M. de Lérins se ruinera pour sa femme.

ROBILLON.

Alors pourquoi reste-t-il administrateur platonique de notre société ? Il pourrait gagner des millions. Si je m'appelais Lérins, moi, marquis de Lérins, car il est marquis et il ne e dit pas, et si j'avais vingt ans de moins...

CHARLOTTE.

Tu n'as pas à te plaindre.

ROBILLON.

Non, je suis au sommet.

CHARLOTTE.

Eh bien ?

ROBILLON.

Mais je n'y suis pas arrivé assez vite. J'ai toujours eu à lutter contre deux obstacles, d'abord mon accent, on me prenait pour un Gascon ; et mon nom : Robillon, de Toulouse, fils d'un pharmacien. Mais je me rattraperai sur mon gendre : tu épouseras un prince.

CHARLOTTE.

Je t'ai dit que je voulais épouser mon cousin le surnuméraire au télégraphe.

ROBILLON.

Qui n'a pas le sou et qui se nomme aussi Robillon ! jamais... jamais.

CHARLOTTE.

Eh bien, je me ferai religieuse.

ROBILLON.

Religieuse ?

CHARLOTTE.

Ou j'irai en Angleterre me marier avec mon cousin, ça se fait beaucoup.

ROBILLON.

Veux-tu que ton père te maudisse ? Crois-tu qu'on t'aurait invitée à tenir aujourd'hui une boutique d'arlequins et de polichinelles à une vente de charité, entre la fille du marquis de Lérins et la fille du général de Parceval, si tu n'étais que la petite-fille de ton grand-père, le pharmacien. — Tu n'as pas ton collier de perles ?

CHARLOTTE.

Fabienne a décidé que nous nous mettrions très simplement, à cause de Suzanne.

ROBILLON.

Ah ! ah ! ah ! Suzanne... Suzanne a d'autres satisfactions. Elle est la fille d'un général, commandeur

de la légion d'honneur... qui n'a que ça... Ah! tu choisis bien ton jour pour te mettre simplement... Qu'as-tu là?

CHARLOTTE.

C'est un éventail que je viens d'acheter sur mes économies.

ROBILLON.

Je t'en avais donné un pareil à celui de Fabienne. Est-il plus beau?

CHARLOTTE.

C'est pour Suzanne.

ROBILLON.

Tu ne sais même pas avoir le plaisir d'être plus riche que les autres.

CHARLOTTE.

Ne parlons plus de cela! votre président du conseil d'administration est venu pour te voir.

ROBILLON.

Ah!

CHARLOTTE.

Je l'ai reçu. — Il m'a appris qu'il allait donner sa démission.

ROBILLON.

Il le dit.

CHARLOTTE.

Il ne m'a pas demandé le secret.

ROBILLON.

Avant que nous ayons son successeur... Alors c'est une manœuvre. Il veut écraser nos cours... je vais le voir. Tu diras à M. de Lérins... non, je reviendrai. (En sortant.) Il faut que ce soir, avant la petite Bourse, Lérins ait accepté... C'est une manœuvre!

SCÈNE IV

CHARLOTTE, SUZANNE, puis FABIENNE.

Suzanne paraît au fond.

CHARLOTTE.

Ne t'effraie pas. — C'est moi qui ai appris à mon père une mauvaise nouvelle sans m'en douter... Et il n'est pas calme, mon pauvre père.

SUZANNE.

Suis-je en retard?

CHARLOTTE.

Non, Suzanne, ma mignonne. (Allant prendre l'éventail.) Il nous a apporté à chacune un éventail pareil à celui de Fabienne.

SUZANNE.

Oh! j'aurais voulu le remercier.

CHARLOTTE.

C'est inutile.

SUZANNE.

L'attention est si délicate... Je l'aurai ce soir au bal.

CHARLOTTE.

A minuit seulement, puisque nous serons retenues par notre vente jusqu'à minuit. (Voyant entrer Fabienne par la gauche.) Ah! Fabienne.

FABIENNE, gaiement.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

CHARLOTTE.

La vente est renvoyée?

FABIENNE.

Oui... j'étais prête.

CHARLOTTE.

Qu'est-il arrivé?

FABIENNE.

Il est arrivé ce matin à la présidente des dames patronnesses une petite-fille.

CHARLOTTE ET SUZANNE.

Ah!

FABIENNE.

Voilà une jeune personne qui se présente dans le monde à propos.

CHARLOTTE.

Oui.

FABIENNE.

J'espère que ce soir vous arriverez les premières ?

SUZANNE.

Je crois bien.

CHARLOTTE.

Vous aurez beaucoup de danseurs ?

FABIENNE

Oh ! il n'y en a plus.

CHARLOTTE.

L'éternel baron de Saint-Benin.

SUZANNE.

Et le comte d'Hérouville ?

FABIENNE.

Non, nous ne l'avons pas vu depuis son retour.

CHARLOTTE.

Est-ce possible ?

SUZANNF.

Il a du caractère.

FABIENNE.

Que veux-tu dire ?

SUZANNE.

Rien.

CHARLOTTE.

Il venait très souvent vous voir.

FABIENNE.

Il est parti tout à coup... pour faire un grand voyage d'exploration.

CHARLOTTE.

Il avait une mission du ministère de la Guerre.

SUZANNE.

Mon père m'a dit que c'est lui qui l'avait sollicitée.

CHARLOTTE.

Il n'a pas de fortune ?

SUZANNE.

Rien... moins que rien... une part indivise dans le château d'Hérouville, qu'on regarde comme la propriété de l'aîné. Il a fallu vendre les hautes futaies de l'avenue pour payer le voyage du plus jeune... (A Fabienne.) Mais... tu sais bien pourquoi il est parti?

FABIENNE, la regardant avec étonnement.

Non.

SUZANNE.

Ah! je te l'aurais dit depuis longtemps.

FABIENNE.

Toi, Suzanne?

CHARLOTTE.

Toi?

SUZANNE, les menant au canapé.

J'avais quatorze ans; un soir, ici même, dans ce salon, on ne s'occupait pas de moi. Je faisais des châteaux

de cartes. M. d'Hérouville causait avec un ami, qui lui dit tout à coup : « Sais-tu, Jean, que tout le monde s'aperçoit que tu aimes mademoiselle de Lérins? »

FABIENNE, très émue.

Ah!

CHARLOTTE.

Moi, je m'en doutais.

FABIENNE.

Et qu'a-t-il répondu?

SUZANNE.

« Ai-je prononcé une seule parole qui puisse le faire supposer? — Non, peut-être, mais on a si facilement l'air d'aimer les demoiselles qui ont des millions. » — Alors M. d'Hérouville prit une voix grave : « C'est bien, je ne la reverrai plus. — Tu n'auras pas ce courage. — Je le prendrai. » Et huit jours après il partait; j'en ai pleuré.

FABIENNE, très émue.

Oh! ma bonne petite Suzanne, que je t'aime! Il me semblait bien que je ne lui étais pas indifférente, et j'en étais si heureuse!

CHARLOTTE.

C'est ainsi, vois-tu. Les jeunes gens qui ont le cœur haut placé et que nous pourrions adorer, nous trouvent trop riches. Ils ont peur qu'on les accuse de courir après notre dot. — Oh! l'argent... le vilain argent!

FABIENNE.

Il est à Paris depuis huit jours et je ne l'ai pas encore vu.

SUZANNE.

Il sent bien qu'il se trahirait

CHARLOTTE.

Crois-tu que ton père te permettrait d'épouser un officier qui n'a rien?

FABIENNE.

Je ne sais pas, j'essaierai.

SUZANNE.

Il m'intimide, moi, M. de Lérins.

CHARLOTTE.

Lui! C'est le plus gai, le plus tendre et le plus aimable des hommes.

SCÈNE V

Les Mêmes, FERNAND.

FERNAND, *entrant sur ces derniers mots par le fond.*

Qui donc est si gai et si aimable?

FABIENNE.

C'est toi, mon père. Voilà comment on parle de toi quand tu n'y es pas.

FERNAND.

Mais tu ne te gênes pas quand j'y suis. (A Charlotte.) Comment va-t-il, Robillon?

CHARLOTTE.

Il est venu tout à l'heure, il reviendra.

FERNAND.

Me consulter, car il me consulte pour me faire croire que j'entends quelque chose aux affaires financières. C'est bien inutile. J'ai toute confiance en lui : ce n'est pas seulement parce que sa fille est une des meilleures amies de la mienne... (A Suzanne.) Et le général, Mademoiselle, comment va-t-il?

SUZANNE.

Très bien, Monsieur, je vous en remercie.

FABIENNE.

Je te préviens que tu intimides Suzanne.

FERNAND.

J'en serais désolé... car j'ai pour votre père la plus profonde affection et elle date de loin.

CHARLOTTE.

Vous avez connu autrefois le général de Parceval?

FERNAND.

Il était capitaine quand j'étais sous-lieutenant, en sortant de Saint-Cyr. Je n'ai fait que passer dans l'armée, mais des hommes comme lui laissent un souvenir ineffaçable. Il m'avait tout de suite pris en affection et j'en étais très fier. Il a été mécontent

quand j'ai donné ma démission. Je sais pourtant qu'il m'aime toujours un peu.

SUZANNE.

Ah ! Monsieur, il vous aime beaucoup.

FERNAND.

Nous nous sommes très souvent retrouvés depuis.

FABIENNE.

Moi, je l'adore, le général.

SUZANNE.

Il te le rend bien.

FERNAND.

Nous l'aurons ce soir ?

SUZANNE.

Certainement.

FERNAND.

J'ai appris la grande nouvelle. A la semaine prochaine, les arlequins. Voilà votre journée détraquée. Je vais vous conduire au bois.

FABIENNE.

Oh ! que ce sera gentil !

FERNAND.

Le landau est attelé. Vous serez conduites par deux pur-sang qui n'ont pas encore paru avenue des Acacias. Je vous préviens que les têtes se retourneront quand nous passerons.

CHARLOTTE.

Nous prendrons ce succès-là pour nous.

FERNAND.

Vous en aurez votre part.

FABIENNE.

Partons vite.

FERNAND, *tout à coup.*

Je ne peux pas.

FABIENNE.

Pourquoi?

FERNAND.

Parce que madame de Lérins peut rentrer d'un moment à l'autre. Vous irez sans moi; ce sera la même chose.

FABIENNE.

Tu sais bien que non.

FERNAND.

Oui, ma petite Fabienne, mais il faut que je reste. Préviens ta demoiselle de compagnie, elle sera aux anges.

FABIENNE.

Quel dommage!

Entre Claude par le fond.

CLAUDE.

Le baron de Saint-Benin...

FERNAND, faisant la grimace.

Agénor !

CLAUDE.

Sollicite cinq minutes d'entretien.

FERNAND.

Cinq minutes !... Je ne peux pas les lui refuser.

FABIENNE.

Alors, esquivons-nous pour ne pas le voir.

SUZANNE.

Oh ! oui !

CHARLOTTE.

Il est si fat !

FERNAND.

Il n'a pas de succès, Agénor.

Elles sortent toutes les trois à gauche. Entrée d'Agénor par le fond.

SCÈNE VI.

FERNAND, AGÉNOR.

FERNAND.

Vous êtes bien solennel, Agénor. Il s'agit d'un duel

AGÉNOR.

Non, cher ami, il s'agit d'une chose beaucoup plus grave.

FERNAND, étonné.

Bah ! (Le faisant asseoir.) Je vous écoute.

AGÉNOR, très grave.

Je n'ai pas à vous faire mon éloge, n'est-ce pas ?

FERNAND, gaiement.

Non, ce serait trop long.

AGÉNOR.

Vous devez reconnaître que je garde assez bien mon rang dans la jeunesse parisienne ?

FERNAND.

Vous le gardez avec éclat.

AGÉNOR, naïvement.

Vous me faites plaisir. (Gravement.) J'y ai quelque mérite, car ce n'est pas ma vocation. Je digère mal, je n'aime pas les chevaux et je ne tuerais pas une mouche par plaisir. Ça ne m'empêche pas de souper toutes les nuits, de courir le steeple-chase et de me battre quand il le faut. J'ai reçu trois coups d'épée, je suis tombé cinq fois dans les fausses rivières, je me suis cassé la clavicule, foulé la cheville. Je boite un peu quand le temps change ou quand je suis ému, mais — mais je peux me vanter, sans vanité, d'être un homme chic, je veux dire : pschutt.

FERNAND.

Le pschutt en personne !

AGÉNOR, avec conviction.

Vous me faites plaisir. . (Sérieusement.) J'ai le cœur tendre, j'aurais aimé une pensionnaire dans un jardin

de curé. — Vous me rendrez cette justice que je n'ai jamais eu que des maîtresses connues, posées...

FERNAND.

Gradées. Ainsi, Florine.

AGÉNOR, vivement.

N'est-ce pas? il faut avoir Florine.

FERNAND.

Il faut l'avoir eue. — Quel âge a-t-elle ?

AGÉNOR.

Je ne sais pas au juste.

FERNAND.

Oui, les femmes d'un certain âge n'ont jamais un âge certain. Elle a fait les délices d'une tête presque couronnée à l'exposition de 1867.

AGÉNOR.

Ça lui a laissé du prestige.

FERNAND.

Le prestige des antiquités.

AGÉNOR, très sérieux.

Je n'ai reculé devant rien... mais je me crois capable maintenant de flatter l'amour-propre d'une jeune personne.

FERNAND.

De plusieurs.

AGÉNOR.

Vous me faites plaisir, mais vous ne me comprenez pas. Je songe à me marier.

FERNAND, étonné.

Bah !

AGÉNOR.

J'avais déjà une belle fortune. Je suis très rangé et je viens de gagner trois cent mille francs sur le Suez. J'ai joué à la Bourse parce que ça devient pschutt, et j'ai été heureux; j'ai beaucoup de veine, cela ne peut être indifférent à un beau-père.

FERNAND.

Non, certes.

AGÉNOR, très fat, se levant.

Si je vous demandais la main de mademoiselle de Lérins ?

FERNAND.

Fabienne ?

AGÉNOR.

Votre situation dans le monde des clubs vous impose un gendre spécialement distingué comme tenue...

FERNAND.

Et vous vous présentez ?

AGÉNOR.

J'ai cette fatuité.

FERNAND.

Vous me demandez la main de ma fille ?

AGÉNOR.

Je la trouve charmante.

FERNAND, riant.

Eh bien, Agénor, vous ne pouviez rien me dire de plus drôle.

AGÉNOR, vexé.

Drôle ! permettez, cher ami...

FERNAND.

Ah! si vous vous fâchez, ce sera tout à fait comique.

AGÉNOR, se contenant.

Je ne me fâche pas, ce n'est pas une demande officielle, nous causons.

FERNAND.

Alors vous me permettez de rire?

AGÉNOR, furieux.

Rire! (Vivement, en voyant entrer Éva à droite) Pas devant madame de Lérins !

FERNAND.

Vous ne voulez pas que je lui raconte?

AGÉNOR, effrayé.

Je vous en prie.

FERNAND.

Ça l'amuserait.

AGÉNOR, à part.

Il me le payera.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ÈVA.

ÉVA, *entrant par la droite.*

Je vois que je n'interromps pas une conversation sérieuse.

FERNAND.

Oh ! non, pas sérieuse du tout.

AGÉNOR.

M. de Lérins est très gai ce matin, moi aussi.

ÉVA.

Tant mieux ! J'ai un service à vous demander.

AGÉNOR.

Tout à votre disposition, Madame.

ÉVA.

Vous avez un rôle dans la revue qu'on va représenter au Club ?

FERNAND, *riant toujours.*

Il a le meilleur ; à l'acte des tableaux vivants, il représente Joseph chez madame Putiphar.

AGÉNOR.

Mais je ne me sauve pas, j'ai exigé cette variante.

ÉVA.

Elle est radicale. Je voudrais assister à une répétition.

AGÉNOR.

M. de Lérins a dû vous dire, Madame, que c'était impossible.

ÉVA.

M. de Lérins est membre du Comité. Ceux qui sont au pouvoir ne peuvent jamais rien, mais vous qui êtes acteur ! — J'ai une envie folle de voir répéter ces messieurs avec des comédiennes, pour savoir ce qu'ils leur disent et ce qu'elles leur répondent.

FERNAND.

Je vous assure que c'est très simple.

ÉVA.

Alors pourquoi ne nous prenez-vous pas pour jouer vos rôles ? Vous imaginez-vous que nous ne pourrions pas chanter :

Le petit po
Le petit po
Le petit po, petit petit potiron.

FERNAND.

Vous chanteriez certainement très bien.

AGÉNOR.

Vous iriez aux nues, Madame.

FERNAND, riant.

Voilà ce qui n'est pas nécessaire.

ÉVA.

Je n'insiste pas. Je me crois toujours en Amérique, où tout ce qui n'est pas répréhensible est permis.

AGÉNOR.

Si je croyais qu'une démarche...

FERNAND.

Non, non, Agénor, n'essayez pas. (Il passe à Agénor.) Sans rancune.

AGÉNOR.

Promettez-moi au moins de garder le secret.

FERNAND.

Sur la tête de Florine.

AGÉNOR, désespéré.

Il le dira.

Il remonte en boitant.

FERNAND, riant.

Il boite... vous êtes ému, Agénor?

AGÉNOR.

Non, non! Je regrette, Madame...

Entrée de Bonardel.

ÉVA.

Ah! le docteur!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BONARDEL.

AGÉNOR.

Pardon, docteur, vous allez bien

BONARDEL.

Très bien... vous boitez ?

AGÉNOR.

Non, non... un peu... je crois qu'il pleuvra demain.

Il sort en boitant.

BONARDEL.

Qu'a-t-il donc ?

FERNAND.

Il a qu'il m'a demandé la main de Fabienne.

ÉVA.

Ce grotesque ?

FERNAND.

J'en ris encore.

BONARDEL.

Je vois, Madame, que ce n'est pas grave.

FERNAND.

Vous avez fait appeler le docteur ?

ÉVA, gaiement.

Oh! ne vous effrayez pas!

BONARDEL.

Un peu de névrose, sans doute. Je vois ça... surexcitation...

ÉVA.

Il est drôle, le docteur.

BONARDEL.

Rires sans cause.

ÉVA.

Pas du tout.

BONARDEL.

Légers malaises, tristesses, insomnies...

ÉVA.

Mais non, mais non, ce n'est pas cela, au contraire. Je me trouve dans une série de fêtes, de dîners, de messes de mariages. Je voulais vous demander quelque chose: une drogue, pour remplacer le sommeil.

BONARDEL.

Cette drogue-là, Madame, n'est pas encore inventée.

ÉVA.

Ce serait pourtant bien nécessaire pour les femmes du monde.

FERNAND.

Vous pourriez peut-être supprimer dans votre programme...

ÉVA.

Oh! rien, rien, absolument rien. Tout est obligatoire.

FERNAND, souriant.

Alors...

ÉVA.

Vous me trouvez déraisonnable?

FERNAND.

Je ne dis pas cela.

ÉVA.

Et le docteur aussi?

BONARDEL.

Non, non, Madame.

ÉVA.

J'ai deux excuses. La première, c'est que je suis américaine, et que les américaines deviennent difficilement françaises.

BONARDEL.

Mais elles sont si vite parisiennes!

FERNAND.

Parisiennes à outrance.

ÉVA, à Fernand.

Ça, c'est un reproche. Ma seconde excuse, c'est que vous respectez tous mes caprices.

FERNAND.

Je ne fais que mon devoir de mari.

ÉVA.

J'aurai au bal de lundi une robe de dentelles, dont vous serez fier, je vous le promets, et mardi... (Changeant de ton.) Vraiment, docteur, vous ne trouvez rien à m'ordonner?

BONARDEL.

Je vous ordonnerais le repos.

ÉVA.

Oh! non. J'ai bien une recette, que m'a donnée une de mes amies.

BONARDEL.

Ah!

ÉVA.

Je n'ai pas osé m'en servir.

BONARDEL.

Voulez-vous me la montrer?

ÉVA.

Je ne sais plus où je l'ai mise, mais je vais la retrouver, j'ai de l'ordre. (A son mari avec gentillesse.) Je vous assure que tout est obligatoire.

Elle sort à droite.

SCÈNE IX

BONARDEL, FERNAND.

FERNAND, gaiement.

Voilà ma femme;... moi, je la trouve ravissante.

BONARDEL.

Personne ne vous contredira.

FERNAND.

Beaucoup de mes amis, et de mes meilleurs, n'ont pas compris mon mariage, parce qu'ils se plaçaient à un autre point de vue... j'étais veuf, j'avais une grande fille. Eh bien, c'est pour elle que je me suis remarié. Aussitôt que Fabienne a eu quinze ans, j'ai tenu à la retirer de pension. C'est une idée à moi, et j'ai voulu rompre violemment avec toutes mes anciennes relations... Seulement, je n'étais pas capable de faire ce qu'on appelle un mariage de raison, il m'y fallait un grain d'amour; j'y ai mis une vraie passion.

BONARDEL.

C'est un peu votre habitude.

FERNAND.

Oui, j'ai eu quelques enthousiasmes passagers.

BONARDEL.

Vous avez encore dans le bras droit une coquine de balle que je n'ai jamais pu extraire.

FERNAND.

C'est un souvenir de Valmeyrac.

BONARDEL.

Qui ne voulait tuer que sa femme.

FERNAND.

Pas davantage.

BONARDEL.

Et le coup d'épée sous la septième côte?

FERNAND.

Ça, c'est un duel, je n'ai rien à dire.

BONARDEL.

Avec M. de Balagny?

FERNAND.

Non, je ne me suis jamais battu avec Balagny, c'était mon meilleur ami.

BONARDEL.

Oui, il est mort content, lui. Savez-vous que sa veuve s'est remariée?

FERNAND.

La belle Olympe?

BONARDEL.

Avec un M. Belbon.

FERNAND.

Une blonde ravissante.

BONARDEL.

L'avez-vous aimée, celle-là! (Il s'assied.) J'en citerais d'autres...

FERNAND.

Eh bien, je ne me suis jamais senti sous le charme comme le jour où j'ai vu miss Harfeld pour la première fois dans une famille américaine. Elle était seule en France avec une vieille grand'mère qui mourait de

ne pas revoir Charleston et qui ne voulait pas y ramener sa petite-fille parce que... Connaissez-vous l'aventure ?

BONARDEL.

Non.

FERNAND.

Elle a fait là-bas un bruit énorme. Un fat, nommé William Botzy, avait demandé sa main. Il ne fut pas agréé, ce qui le blessa profondément, et il eut la bassesse de raconter que la jeune fille s'était compromise avec un officier de marine, dont il pourrait dire le nom. Miss Harfeld n'hésita pas. Elle se fit suivre d'une simple femme de chambre et, en plein jour, sur une des promenades de Charleston, devant plus de cent personnes, elle accosta ce vilain monsieur en lui disant très haut : « Je n'ai ni père, ni frère, ni mari. Vous me connaissez un amant, vous êtes un lâche si vous n'allez pas lui demander raison. » Et elle le soufflette... Je trouve cela adorable.

BONARDEL.

Moi aussi. Cette crânerie, chez une jeune fille, c'est très américain.

FERNAND.

Et, ce qu'il y a de plus américain encore, c'est le succès qu'a obtenu ce joli coup de tête ; on s'est passionné pour miss Harfeld. Les jeunes gens lui donnaient des sérénades. Elle ne pouvait plus sortir sans être poursuivie d'ovations enthousiastes, si bien que la grand'mère, effrayée, l'a emmenée en France, et j'ai épousé miss Harfeld : je l'ai épousée, mais je ne l'ai pas conquise.

BONARDEL.

Vous croyez?

FERNAND.

Ce ne sont pas les inquiétudes d'un mari jaloux. Il y a entre le cœur de ma femme et le mien comme un voile qui les sépare. Dieu sait ce qu'avaient rêvé ses vingt ans... J'ai peur de ne jamais être aimé et ma tendresse devient défiante.

BONARDEL.

C'est là le plus grand danger.

FERNAND.

Je le sais. Je me fais jeune et gai pour elle. Tout le luxe que rêverait la mondaine la plus effrénée, je le lui donne.

BONARDEL.

Elle le reconnaît.

FERNAND.

Et elle m'en remercie quelquefois avec effusion. Ses yeux alors s'emplissent de flammes, je voudrais m'y tromper ; ce n'est que de la joie. Mais cette joie-là, du moins, elle l'aura toujours. Si son sourire me manquait, il ne me resterait rien.

BONARDEL.

C'est une forme de névrose que je traiterais par des voyages, avec arrêt sur les montagnes ou dans les forêts de pins.

FERNAND.

Je crois, docteur, que cette existence...

BONARDEL.

Ne dites pas ça!

SCÈNE X

FERNAND, BONARDEL, ÉVA, puis CLARISSE.

ÉVA, entrant avec l'ordonnance, par la droite.

J'ai trouvé.

FERNAND, bas, à Bonardel.

Je sortirai avec vous.

BONARDEL, après avoir lu.

Déchirez ça, je vais vous laisser une ordonnance.

ÉVA.

Oh! je vous en prie, docteur. (Clarisse entre par le fond.) Ah! madame Fougerolles.

CLARISSE.

Je sais que ce n'est pas votre jour, mais j'ai insisté.

BONARDEL.

Vous me surprenez dans l'exercice de mes fonctions.

CLARISSE.

Des malades ?

ÉVA.

Non... Voilà un siècle qu'on ne vous a vue !

CLARISSE.

Je reviens de Naples.

FERNAND.

Fougerolles avait un congé ?

CLARISSE.

Mon mari a donné sa démission.

FERNAND.

Bah !

BONARDEL, de sa place.

M. Fougerolles n'est plus aux affaires étrangères ?

CLARISSE.

Non, docteur.

FERNAND.

Il y avait déjà une jolie situation.

CLARISSE.

Nous avons calculé que dans une seule opération sur le Suez, M. Fougerolles a gagné trois fois ce qu'il aurait gagné en travaillant toute sa vie aux affaires étrangères.

BONARDEL.

Bah !

FERNAND.

Vous avez joué à la Bourse ?

CLARISSE.

Nous continuons. Mon mari n'a pas d'audace, j'en ai pour lui, ça me passionne et c'est si facile ! Vendez, achetez, achetez, vendez !

BONARDEL.

Vendez, achetez...

ÉVA, à Fernand.

Moi, j'essaierais à votre place, pour payer mes chiffons.

FERNAND.

Je ne saurais pas.

BONARDEL.

Il faut suivre un plan.

CLARISSE.

Il faut suivre ceux qui gagnent, nous avons un ami qui nous conseille.

BONARDEL.

Très habile, alors ?

CLARISSE.

Il a du flair et il est bien renseigné. Alors nous vivons plus largement, nous voyageons ; nous recevons à la fin de l'hiver. Je peux m'habiller un peu comme tout le monde.

ÉVA.

Vous avez une toilette ravissante.

CLARISSE.

Elle est d'Aucop, votre couturier.

ÉVA.

Je l'ai reconnu.

CLARISSE.

Nous jouons maintenant sur le Franco-Serbe. Vous êtes membre du conseil d'administration?

FERNAND.

Oui, Madame, mais c'est tout platonique; je suis entré là pour faire plaisir à un de mes bons amis, qui ne voulait pas y être seul de son monde. J'assiste à quelques séances, je n'y comprends rien... cela n'a pour moi aucune importance.

CLARISSE.

Vous pourriez gagner ce que vous voudriez avec le directeur de votre société.

ÉVA, étonnée.

M. Robillon?

CLARISSE, à Éva.

Oui, un financier de génie, ce Robillon, qui a l'accent de Toulouse et qui est le fils d'un pharmacien. On dit, d'ailleurs, que c'est un parfait honnête homme.

FERNAND.

Vous allez en juger: le pharmacien dont vous parliez était aussi un inventeur. Il est mort insolvable, Robillon avait à peine vingt ans. Il s'est mis vaillamment au travail, vivant de façon misérable, et en moins de six ans, il avait remboursé tous les créanciers de son père et réhabilité son nom. Voilà ses débuts.

CLARISSE.

Ça lui a réussi.

BONARDEL, se levant et laissant l'ordonnance sur la table.

Voici, Madame.

ÉVA.

Oh! docteur, je vous remercie.

BONARDEL.

Il faut maintenant que je me hâte, mes malades me réclament. (A Clarisse en la saluant.) Que me conseillez-vous d'acheter pour commencer?

CLARISSE.

Des Franco-Serbes.

BONARDEL.

Des Franco-Serbes? (En sortant.) J'ai une gastralgie qui peut attendre, je la remettrai à demain. Franco-Serbes!

Il sort par le fond avec Fernand.

SCÈNE XI

ÉVA, CLARISSE.

CLARISSE, vivement.

J'ai rencontré à Naples un de nos compatriotes qui m'a parlé de vous avec admiration. Il m'a raconté comment vous avez puni un fat. C'est charmant... J'ai failli vous complimenter devant M. de Lérins.

ÉVA.

M. de Lérins sait tout.

CLARISSE.

Ah!

ÉVA.

Je n'ai rien à cacher; ce fat m'avait calomniée. L'officier de marine dont il a parlé n'existait même pas.

CLARISSE.

Vraiment? j'ai cru qu'il avait incriminé quelque mignon péché de flirtation, si facilement pardonné aux américaines.

ÉVA.

Vous vous moquez?

CLARISSE.

Pas du tout.

ÉVA.

En France les demoiselles restent comme au couvent toutes confites en timidité et en pudeur, baissant les yeux devant les jeunes gens qu'elles évitent, jusqu'au jour béatement attendu où elles épousent un monsieur qu'elles ont vu trois fois. Je trouve cela admirable... mais il faut se conformer aux mœurs du pays qu'on habite, et c'est ainsi que j'ai épousé M. de Lérins; j'en ai été étonnée.

CLARISSE, riant.

Vous préférez le système américain.

ÉVA.

Oh! certes... Nous avons toutes, n'est-ce pas? vers la seizième année, le cœur plein de tendresses vagues qu'il faut épancher. Vous vous résignez à ne jamais sentir les joies d'un amour naissant qui doit rester pur, l'ivresse d'un serrement de mains, toute notre jeunesse s'épanouissant dans un sourire. Vous, vous n'avez en France que l'enfant et la femme. Nous, nous avons ce qu'il y a de meilleur, la jeune fille.

CLARISSE.

Mais quand vient le mari?

ÉVA.

Le mari, c'est autre chose; c'est le chef de la famille, c'est le maître.

CLARISSE.

Ce n'est pas toujours son ambition. Les nôtres seraient très jaloux.

ÉVA.

Peuvent-ils exiger que tous les rêves de notre jeunesse soient oubliés quand nous leur donnons notre main, et ne pouvons-nous pas garder caché au fond de notre cœur un souvenir tendre?

CLARISSE.

Moi, je trouverais cela inquiétant.

SCÈNE XII

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, entrant par le fond, à Clarisse.

Je crois que vous avez troublé le docteur.

ÉVA, prenant l'ordonnance.

Que m'a-t-il ordonné?

FERNAND.

Je vais vous le dire. (Fernand lit.) « Eau de laitue. Fleur d'oranger. » C'est un calmant.

ÉVA.

Il s'est moqué de moi.

FERNAND.

Les médecins ne se moquent jamais de rien.

CLARISSE.

A ce soir, chère belle; aurez-vous beaucoup de monde?

ÉVA.

Trop. Notre appartement, qui paraît superbe, n'est pas assez grand.

CLARISSE.

Cependant...

ÉVA.

Nous sommes allés visiter ce matin un hôtel au parc Monceau. M. de Lérins l'a trouvé un peu cher.

FERNAND.

Trop cher pour moi.

CLARISSE.

Vous êtes assez riche.

FERNAND.

Mais non, Madame, n'exagérez pas.

CLARISSE.

Je sais que vous avez surtout des immeubles, qui ne doivent rien vous rapporter... que la chasse.

ÉVA.

Puisque vous pourriez gagner ce que vous voudriez à la Bourse.

FERNAND.

Ce que je voudrais...

ÉVA.

Il est merveilleux, cet hôtel.

FERNAND.

C'est un hôtel princier.

ÉVA.

Il appartient à la veuve d'un banquier. Les banquiers ont tout maintenant.

CLARISSE.

Madame Herbin ?

ÉVA.

Vous la connaissez?

CLARISSE.

Beaucoup.

ÉVA.

Nous irons la voir ensemble, elle nous fera des concessions.

CLARISSE.

Je lui annoncerai votre visite.

ÉVA.

L'hôtel sera très vite vendu.

CLARISSE.

Allons-y à l'instant.

ÉVA.

Ah ! que vous êtes bonne ! (A Fernand.) Cela ne vous fâche pas ?

FERNAND.

Rien ne me fâche.

CLAUDE, entrant.

Madame recevra-t-elle monsieur et madame Belbon?

FERNAND, contrarié.

Hein ! Olympe !

ÉVA.

Belbon ! nous avons reçu des lettres de part... Ce sont de jeunes mariés.

CLARISSE.

C'est la fameuse madame de Balagny.

ÉVA.

Fameuse par quoi?

CLARISSE.

Par ses succès.

FERNAND.

Oui, oui.

CLARISSE.

Il y a quinze ou vingt ans on l'appelait la belle Olympe; je reste pour la voir.

ÉVA.

Faites entrer la belle Olympe.

On voit au fond Olympe et M. Belbon.

CLARISSE.

Elle en a rappelé.

FERNAND.

Diable, elle a changé.

SCÈNE XIII

FERNAND, BELBON, ÉVA, OLYMPE, CLARISSE.

Olympe entre en minaudant; elle est mise avec recherche et coquetterie. Belbon est grave et compassé.

OLYMPE.

Mon cher monsieur de Lérins, voulez-vous me présenter à madame de Lérins?

FERNAND, vexé.

Madame Belbon.

OLYMPE.

Ancienne veuve Florestan de Balagny.

CLARISSE, à part.

Ancienne veuve!...

ÉVA.

Ne me faites pas rire... (A Fernand.) Vous avez eu l'honneur de connaître madame de Balagny?

FERNAND.

Mais... oui, certainement.

OLYMPE.

M. de Lérins était le meilleur ami de M. de Balagny.

FERNAND.

Un de mes meilleurs amis.

CLARISSE, à Éva.

Ne le lui reprochez plus.

OLYMPE.

M. Belbon, mon mari.

BELBON.

Ancien notaire à Châteauroux. (Il s'assied, à Éva.) J'avais une étude excellente... Je l'ai vendue. Je n'aime pas les horizons restreints.

ÉVA, souriant.

Je le comprends, Monsieur.

BELBON, à Fernand.

Et madame Belbon n'est pas faite pour la province.

FERNAND.

Non, Monsieur, non certes.

OLYMPE.

Mon mari veut se lancer dans les hautes spéculations financières.

BELBON.

Je me crois apte à faire de grandes choses.

OLYMPE.

Et c'est sur vous que nous comptons, mon cher monsieur de Lérins.

FERNAND.

Sur moi?

OLYMPE.

Pour nous mettre en relations avec les princes de la finance.

FERNAND.

Je ne vous serais pas d'un grand secours.

BELBON.

Vous êtes administrateur d'une grande société.

FERNAND, souriant.

Ce n'est pas une raison.

OLYMPE.

Et vous êtes lié avec M. Robillon.

FERNAND.

Robillon, oui, Robillon.

OLYMPE.

C'est l'homme du jour. Il sera d'ailleurs enchanté de connaître M. Belbon.

BELBON.

Je l'espère.

OLYMPE.

Mon mari songe à mettre en valeurs...

BELBON.

Sur de larges bases...

OLYMPE.

Les produits inconnus de l'Afrique centrale.

BELBON.

C'est gigantesque.

FERNAND.

Les produits inconnus?

BELBON.

Des trésors, si j'en crois les indications d'un voyageur.

OLYMPE.

Dont vous connaissez beaucoup la famille : le comte d'Hérouville.

FERNAND.

Oui, oui, en effet.

OLYMPE.

Vous pourriez facilement lui recommander...

FERNAND.

Cela me serait difficile, au contraire.

OLYMPE.

Il est à Paris depuis huit jours.

FERNAND.

Je le voyais très souvent avant son départ. Son régiment se trouvait en garnison à Paris, et le lieutenant d'Hérouville était l'âme des petites sauteries que j'organisais pour amuser Fabienne, avant de me remarier. Il est parti tout à coup, pour un voyage d'exploration autour du monde, en nous faisant à peine ses adieux. Je pensais qu'au retour sa première visite serait pour moi.

OLYMPE.

Ne soyez pas susceptible. On prétend qu'il n'est pas riche.

FERNAND.

C'est vrai.

OLYMPE.

Eh bien, M. Belbon lui apporte une fortune.

BELBON.

Deux fortunes, Olympe, deux. Le comte d'Hérouville publie un nouvel ouvrage : « Récits sur l'Amérique. »

ÉVA.

Ah !

BELBON.

Une feuille scientifique a donné déjà quelques extraits, et j'y ai lu que des indigènes fabriquaient avec des écorces d'arbres une boisson incolore qui les grise abominablement. Il serait facile de la colorer en rouge et de l'importer en France. Vous voyez, c'est gigantesque.

FERNAND, à part.

Il va bien, l'ancien notaire !

BELBON.

Et cela près d'un port de mer aux environs de Charleston.

ÉVA.

M. d'Hérouville parle de Charleston ?

CLARISSE.

Voilà qui va vous intéresser beaucoup.

FERNAND.

Ma femme est américaine.

OLYMPE.

Vous êtes en France depuis longtemps, Madame?

CLARISSE.

Depuis dix-huit mois seulement, n'est-ce pas ?

OLYMPE.

Alors vous avez dû voir le comte d'Hérouville en Amérique ?

ÉVA.

Oui, Madame, je l'ai vu quelquefois dans le monde. Il était encore à Charleston quand je suis venue me fixer à Paris.

OLYMPE.

Vous l'aurez ce soir. Vous donnez un bal ?

FERNAND.

Nous réunissons quelques personnes.

ÉVA.

S'il vous était agréable, Madame...

OLYMPE.

Oh!... très agréable, Madame.

FERNAND.

D'Hérouville n'y sera pas.

OLYMPE.

C'est égal, n'est-ce pas, Gustave?

BELBON.

Je serai toujours heureux, Olympe, de vous conduire dans le monde parisien et d'y jouir de vos succès.

OLYMPE, *minaudant.*

Il me gâte, mais alors il faut que je songe à ma toilette. J'ai si peu de temps. Elle sera bien simple.

BELBON.

Ce sont les toilettes simples qui vous vont le mieux, Olympe.

OLYMPE, *bas, en passant pres de Fernand.*

Vous le recommanderez, n'est-ce pas; vous lui devez bien quelque chose.

FERNAND, *interloqué, à part.*

A lui aussi?

OLYMPE, *avec des yeux blancs.*

Vous êtes ému comme moi... Au revoir, Fernand.

FERNAND, *ahuri.*

Est-ce qu'elle veut recommencer?

Ils sortent en saluant avec force révérences. Éva et Clarisse font des efforts pour ne pas rire en les saluant, et elles éclatent aussitôt qu'ils sont partis. Fernand parait très embarrassé.

SCÈNE XIV

ÉVA, CLARISSE, FERNAND.

FERNAND.

Pourquoi l'avez-vous invitée?

ÉVA.

Pour nous en débarrasser, j'aurais fini par rire devant elle.

CLARISSE.

Moi, j'étouffais; elle est si ridicule, cette bonne dame.

FERNAND.

Elle a été charmante.

CLARISSE.

Voilà bien les hommes, il est blessé dans son amour-propre. La belle Olympe... ma chère... C'est effrayant? Le plus grand mérite pour les femmes, c'est de savoir vieillir.

FERNAND, gaiement.

Quand elles ont été jolies: pour les autres, c'est inutile.

ÉVA, à Fernand.

Saviez-vous que M. d'Hérouville avait publié des récits sur l'Amérique?

FERNAND.

Je l'apprends.

CLARISSE.

Le livre paraît aujourd'hui. On s'occupe beaucoup en ce moment de ce jeune voyageur. Vous connaissez Paris. On sera très surpris de ne pas le voir ici ce soir.

ÉVA.

M. de Lérins n'a pas voulu l'inviter.

FERNAND.

Je ne le pouvais pas.

CLARISSE.

J'ai lu ce matin dans je ne sais plus quel journal qu'il avait eu un duel fameux à Charleston.

ÉVA.

Après mon départ alors?

CLARISSE.

Il s'est battu avec un nommé William Botzy.

ÉVA.

Ah!

CLARISSE.

Et il l'a tué.

ÉVA.

Oh!...

CLARISSE.

Les détails sont très émouvants.

FERNAND.

C'est votre Botzy?

EVA.

Je n'en connais pas d'autre.

FERNAND.

Est-ce que d'Hérouville était à Charleston, au moment de votre aventure?

ÉVA.

Je crois qu'il est arrivé le lendemain ou le surlendemain. Il la connaît certainement.

FERNAND.

Et ce Botzy lui a déplu: je comprends cela. C'est tout Français. J'ai pensé souvent, moi aussi, au plaisir que j'aurais à tuer cet abominable fat.

ÉVA.

Vous, vous êtes mon mari.

FERNAND.

Ce n'est pas comme mari, c'est parce que ce monsieur a été indigne vis-à-vis d'une jeune fille. J'aurais fait comme Jean d'Hérouville, qui a attendu que vous soyez partie pour lui chercher querelle. Nous avons tous dans le sang, en France, un vieux levain de chevalerie que rien ne détruira. Ça ne fait plus notre orgueil, mais ça fait notre force.

ÉVA.

Vous me l'avez bien prouvé. On m'avait dit que ce que j'avais fait paraîtrait abominable... J'étais toute confuse en vous l'avouant, et vous...

FERNAND.

Moi, je vous ai tout de suite demandé votre main.

ÉVA.

Voilà qui est aussi chevaleresque.

FERNAND.

C'est vous, au contraire, qui m'avez fait une grâce en me la donnant. Mon seul désir au monde est que vous soyez complètement heureuse près de moi. Je voudrais n'avoir rien à vous refuser, rien !

ÉVA.

Je suis exigeante. — Ainsi cet hôtel, si vous ne pouviez pas ?

FERNAND.

Je pourrai tout ce que vous voudrez. Je ne vous demande que d'avoir des caprices pour me donner la joie de les satisfaire. Rêvez des folies.

CLARISSE, à part.

Comme elle l'aimerait, s'il n'était pas son mari !

CLAUDE, annonçant.

Monsieur d'Hérouville.

ÉVA.

Ah !

SCÈNE XV

LES MÊMES, JEAN.

FERNAND, remontant.

Mon cher d'Hérouville...

JEAN, à Fernand, qui est allé au-devant de lui.

J'ai à m'excuser, Monsieur, de ne pas être venu plus tôt.

FERNAND.

Mon cher d'Hérouville, je ne vous gronderai pas, parce que je vous présente d'abord à madame de Lérins.

JEAN.

Ah !

ÉVA, souriant.

Miss Harfeld. Vous auriez pu ne pas me reconnaître.

JEAN.

Je vous prie, Madame, d'excuser ma surprise.

FERNAND, gaiement.

Quand on revient du Congo il faut s'attendre à tout.

JEAN.

J'ai bien appris, en arrivant, que M. de Lérins avait épousé une américaine...

ÉVA.

C'est moi. (A Fernand.) Je me trouve un peu embarrassée devant M. d'Hérouville, parce qu'il m'a vue très gaie, très bruyante; je crois que je l'ai étonné.

JEAN.

Mais non, Madame.

ÉVA.

Je suis devenue sérieuse. Vous commenciez vos excursions. Vous avez depuis accompli des prodiges.

JEAN.

J'ai voyagé un peu plus que le commun des mortels, voilà tout.

FERNAND.

Vous avez exploré des contrées où pas un Européen n'avait pénétré avant vous. C'est très beau.

ÉVA.

Vous me permettrez bien de vous exprimer notre admiration.

JEAN.

C'est un mot que je n'accepte pas.

FERNAND.

Chez lui, le courage est une tradition de famille.

JEAN.

Nous avons tous été un peu soldats.

FERNAND.

Depuis Henri IV.

ÉVA.

Maintenant que la glace est rompue, j'espère que vous me ferez le plaisir de venir ce soir. On dansera.

JEAN.

Je suis obligé, Madame, d'aller ce soir à Saint-Germain pour voir d'anciens camarades de régiment. Je l'ai promis.

ÉVA.

Vous enverrez une dépêche.

JEAN.

Ce serait bien difficile.

FERNAND.

Rien de plus simple, au contraire. Vous pourrez voir vos camarades tous les jours; vous ne manquiez pas une de nos réunions autrefois. Il se trouve que vous connaissez aussi madame de Lérins; elle vous invite.

ÉVA.

Vous ne pouvez hésiter, Monsieur, à moins que vous n'ayez un motif secret de nous fuir.

JEAN.

Oh! Madame.

ÉVA.

Je vous préviens que je le devinerais.

JEAN.

Je suis trop touché, Madame, de votre insistance et de celle de M. de Lérins pour me faire prier plus

longtemps. Je remettrai à un autre jour ma visite a Saint-Germain.

FERNAND.

A la bonne heure.

Clarisse se dispose à sortir.

FERNAND.

Ma femme devait sortir avec madame Fougerolles.

ÉVA.

Oui; alors à ce soir, Monsieur?

Elles sortent par le fond.

SCÈNE XVI

FERNAND, JEAN, puis FABIENNE.

FERNAND.

Maintenant que nous sommes seuls, dites-moi donc pourquoi vous n'êtes pas venu plus tôt.

JEAN.

Ma première pensée, en arrivant à Paris, a été pour vous, Monsieur. Mais mon temps a été pris. J'avais à rendre compte de ma mission.

FERNAND.

Vous êtes un ingrat.

JEAN.

Voilà un mot cruel et que je ne mérite pas, je vous le jure.

FERNAND.

Vous ne me demandez pas des nouvelles de Fabienne?

JEAN.

Je sais que mademoiselle de Lérins est à une vente de charité.

FERNAND.

Et c'est le moment que vous choisissez pour me faire une visite. Vous êtes très mal renseigné.

JEAN, étonné.

Ah!

FERNAND.

Et je vous préviens que vous êtes exposé à la voir.

JEAN.

J'en serais très heureux.

FERNAND.

Vous n'en avez pas l'air. Savez-vous qu'elle a dix-huit ans, qu'elle n'est pas enlaidie, et que je passe ma vie à me débattre entre les nombreux prétendants à sa dot?

FABIENNE, entrant gaiement par la gauche.

Comme tu nous as manqué à cette promenade! (s'arrêtant stupéfaite et joyeuse). Ah!

FERNAND.

Voici ton ancien camarade Jean d'Hérouville, qui ne te reconnaîtra pas.

FABIENNE.

J'espère bien que si.

JEAN, *essayant de contenir son émotion.*

M. de Lérins se plaît à m'accuser aujourd'hui.

FABIENNE.

J'ai un peu grandi, pendant votre absence. J'ai vieilli de deux ans, ce qui est grave, mais vous me retrouverez telle que vous m'avez laissée à notre dernière valse, pas plus sérieuse. C'est vous qui avez changé, vous nous revenez célèbre.

JEAN.

Célèbre, c'est beaucoup dire.

FABIENNE.

Tout le monde me demande: « Le comte d'Hérouville qui a exploré le continent mystérieux, est-il parent de ce jeune officier de chasseurs qui venait souvent chez votre père et qui valsait si bien? » Je réponds avec orgueil: « C'est lui, c'est lui-même. » Vous viendrez ce soir?

FERNAND.

Il l'a promis à madame de Lérins.

FABIENNE.

J'espère que ce sera bien un peu aussi pour moi. Vous viendrez de bonne heure?

FERNAND.

Laisse-le venir quand il voudra. Tu comprends bien que nos sauteries ne l'amusent plus. Mais rappelez-vous toujours, mon cher d'Hérouville, que vous avez dans cette maison le meilleur ami de votre famille.

JEAN, lui prenant les mains avec effusion et pouvant à peine parler.

Croyez aussi, Monsieur, croyez que je vous aime bien.

FERNAND, ému.

Voilà qui vaut mieux que toutes les phrases.

FABIENNE.

Et moi, vous ne me donnez pas la main?

JEAN.

Si, Mademoiselle, si.

Elle lui tend la main qu'il prend sans pouvoir parler.

FERNAND.

Il a vraiment de l'affection pour moi.

FABIENNE, à part, avec joie.

Il m'aime toujours !

JEAN, à part, sortant.

Je rejoindrai mon régiment demain.

Il sort par le fond.

SCÈNE XVII

FERNAND, FABIENNE.

FABIENNE.

Tu vas rester un peu avec moi. Cela nous arrive si rarement maintenant d'être seuls!

FERNAND.

Parce que maintenant je suis occupé.

FABIENNE.

Oui.

FERNAND.

Je suis membre d'un conseil d'administration.

FABIENNE.

Oh ! ce n'est pas cela qui te prend du temps. Te rappelles-tu comme tu étais gai ? Tu me racontais les nouvelles, nous chantions ensemble des chansons à la mode.

FERNAND.

Si je m'en souviens! Ce sont les heures les plus douces de ma vie.

FABIENNE.

Tu me disais : « De l'entrain, Fabienne, ça se chante avec entrain. »

FERNAND.

Je t'ai acheté les dernières chansons.

FABIENNE.

Tu les achètes, mais tu ne les chantes plus.

FERNAND.

Je n'y pense pas.

FABIENNE.

Veux-tu que nous chantions « Madame la Capitaine? »

FERNAND.

Oui, ma mignonne, oui, je veux bien.

FABIENNE.

De l'entrain, mais pas beaucoup de voix, n'est-ce pas?

FERNAND.

Oh! non, c'est inutile.

Fabienne va au piano. Ils chantent ensemble.

C'est madame la Capitaine,
Ton-ton-ton-ton, tontaine.

SCÈNE XVIII

FERNAND, FABIENNE, ROBILLON.

CLAUDE, entrant.

M. Robillon.

FERNAND.

Faites-le entrer. Ne te dérange pas. J'en ai pour cinq

minutes, je suis toujours de son avis. (A Robillon.) Excusez Fabienne, elle travaille.

ROBILLON.

J'ai à vous parler d'une affaire très grave.

FERNAND.

Je suis tout à vous.

ROBILLON.

Notre président du conseil se porte à la députation.

FERNAND.

L'ambitieux. — Un peu plus vif, Fabienne.

ROBILLON.

Il est obligé de donner sa démission, pour pouvoir crier contre le cumul.

FERNAND.

Il a raison ! (A Fabienne.) Trop vif maintenant.

ROBILLON.

Il nous faut un nouveau président.

FERNAND.

Vous en trouverez un facilement.

ROBILLON.

Je crois bien, une position superbe, que tout le monde envierait. Mais nous voulons un grand nom et une honorabilité incontestée. Nous avons tout de suite pensé à vous.

FERNAND.

A moi ?

ROBILLON.

Vous connaissez la société...

FERNAND.

Je la connais par vos yeux ; je suis entré là comme un aveugle sûr de son guide.

ROBILLON.

Vous voyez son succès, vous savez ce qu'on en dit, et la hausse inouïe de nos actions doit vous rassurer. Je ne vous offre pas des chances à courir. De plus, vous êtes déjà administrateur.

FERNAND.

Administrateur, passe encore, mais président, je me connais. Je suis consciencieux. Je voudrais savoir ce que je dis et ce que je fais. Ce serait un travail énorme.

ROBILLON.

Je serai là, moi.

FERNAND.

J'ai en vous une confiance illimitée, mais c'est égal, je refuse.

ROBILLON, *le rattrapant.*

C'est vous qui êtes le président rêvé.

FERNAND.

Vous perdez la tête.

ROBILLON.

Vous êtes si bien l'homme de la situation, que sur l'annonce seule de votre acceptation, je vous parie ce

que vous voudrez, il y aura ce soir, à la petite Bourse, une hausse de trois cents francs.

FERNAND.

Je ne suis pas connu dans les affaires.

ROBILLON.

C'est excellent pour le public, trois cents francs de hausse ! Voyez-vous l'effet ! On achète mille Franco-Serbes à deux mille deux, ils vaudront demain deux mille cinq ; dans quelques mois trois mille. Différence huit cents francs ; bénéfice, huit cent mille francs, parce que vous êtes notre président simplement.

FERNAND.

Je vous prie de bien réfléchir à ce que vous me proposez. C'est à l'ami que je parle.

ROBILLON.

Je vous jure que pas un homme important à Paris ne refuserait. On me reproche d'aller de l'avant, on m'accuse de m'entraîner moi-même. Je suis méridional, mais quand vous vous adressez à l'ami, Lérins, vous me connaissez, vous !

FERNAND.

Si j'acceptais....

ROBILLON.

C'est une situation qui devrait doublement vous tenter. Notre société est une œuvre patriotique. Nous établissons dans les Balkans l'influence française.

FERNAND.

Si j'acceptais, c'est que je serais résolu à prendre mes fonctions au sérieux.

ROBILLON.

Alors, quels scrupules pouvez-vous avoir ?

SCÈNE XIX

LES MÊMES, ÉVA.

ÉVA, *entrant par la droite.*

Merveilleux, merveilleux, cet hôtel. Bonjour, Robillon. Mais je n'ose pas vous dire le prix.

FERNAND, *souriant.*

Dites toujours.

ÉVA.

Non, il faut y renoncer.

FERNAND.

Voyons ?

ÉVA.

Quinze cent mille francs.... il est admirable.

FERNAND.

Eh bien ! vous l'aurez.

ÉVA.

Je l'aurai ?

FERNAND.

Oui.

ÉVA.

Ça ne vous effraye pas ?

ROBILLON.

Ce n'est rien pour M. de Lérins et cet appartement ne lui suffirait plus. Il devient président de notre société.

ÉVA.

Ah !

ROBILLON.

Un coup de fortune, Madame.

FABIENNE.

On te fait toujours faire ce que tu ne veux pas.

ROBILLON.

Un coup de fortune. Laissez-moi maintenant le soin de lancer la nouvelle.

Il sort vivement par le fond.

ÉVA.

Il est entraînant, ce Robillon.

FERNAND.

Il mériterait d'être américain.

ÉVA.

Gascon suffit !

ACTE DEUXIÈME

Un bal chez M. de Lérins. — Grand salon avec portes latérales donnant sur d'autres salons, et une large baie au fond, ouvrant sur une serre; fleurs et lumières partout.

SCÈNE PREMIÈRE

BELBON, AGÉNOR, OLYMPE, CLARISSE, FABIENNE, CHARLOTTE.

La valse finit quand le rideau se lève. Les danseuses quittent leurs cavaliers. Fabienne entre par le fond, pour regarder à gauche. On va, on vient, on circule.

BELBON, en scène, à Olympe qui est à son bras.

Je vous remercie, Olympe, de m'avoir accordé cette valse.

OLYMPE.

Je vous l'avais réservée, Gustave.

BELBON.

C'est une attention délicate, Olympe.

OLYMPE.

J'ai un succès énorme.

BELBON.

Je le comprends... Elle est divine.

Olympe remonte dans le fond.

CHARLOTTE, rejoignant Fabienne qui regarde à gauche.

Il ne vient pas.

FABIENNE.

Il était toujours là pour la première valse, autrefois.

CHARLOTTE, marchant avec elle.

Tu es toute troublée.

FABIENNE.

Ça se voit?

CHARLOTTE.

Oui, ça se voit.

Elles sortent ensemble par la droite.

AGÉNOR, causant avec Clarisse sur le devant à droite.

C'est faux, madame, archifaux !...

CLARISSE.

A qui en avez-vous?

AGÉNOR.

Je sais ce qu'on raconte. On a prétendu, au dîner du club, que j'avais demandé la main de mademoiselle de Lérins et que j'avais été blackboulé. Je suis ce soir dans les salons de M. de Lérins. Voilà ma réponse.

CLARISSE.

Elle n'est pas maladroite. Mais je vous parlais d'autre chose...

Elle le quitte en riant, et va dans le fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROBILLON.

AGÉNOR.

Ah!

ROBILLON, entrant par la gauche.

Depuis une heure, le marquis de Lérins est président de notre société. Je vous donne une primeur, profitez-en.

AGÉNOR.

J'en profiterai.

Il remonte.

BELBON, s'avançant.

M. Robillon?

ROBILLON.

Oui, Monsieur.

BELBON.

J'aurais voulu demander à madame de Lérins... M. de Lérins m'avait fait espérer... (Il se présente.) Gus-

tave Belbon, ancien notaire à Châteauroux. J'avais une étude excellente. Je l'ai vendue pour consacrer mon activité à de hautes spéculations financières. Je n'aime pas les horizons restreints. Je me crois appelé à faire de grandes choses.

ROBILLON.

Avez-vous une idée ?

BELBON.

J'en ai plusieurs. Je songe d'abord à mettre en valeurs, sur de larges bases, les produits inconnus de l'Afrique centrale.

ROBILLON.

Produits inconnus ?... Je ne vois pas bien ce que c'est, mais c'est un titre, — un titre excellent pour les actionnaires. De quelle façon entendez-vous procéder ?

BELBON.

Je commencerai par les études préliminaires.

ROBILLON.

Non; elles viendront après.

BELBON.

Préliminaires...

ROBILLON.

Après.

BELBON.

Si nous voulons connaître nos produits ?...

ROBILLON.

Après, vous les connaîtrez après.

BELBON.

Mais les formalités...

ROBILLON.

Après. — Les affaires ne se font plus, maintenant, elles se lancent. Si vous perdez huit jours on vous volera votre idée.

BELBON.

Vous êtes très fort!

ROBILLON.

Ah! si j'avais écouté les timides, moi, — où en serais-je? Lancez votre société, tâchez d'obtenir la cote à la Bourse. Livrez vos actions de 500 à 625. — Faites-les monter dans le mois à 750. Les actionnaires ne vous en demanderont pas davantage. Ils se soucient de vos produits connus ou inconnus comme de colin-tampon; voulez-vous que nous en causions?

BELBON.

Avec plaisir, vous êtes très fort. — J'aurai l'appui de M. de Lérins.

ROBILLON.

Précieux. Quand la société marchera, il faut avoir Lérins. — Mais ne le consultez pas avant, il ne comprendrait rien à ce que je vous dis là. — Personne n'est moins organisé que lui pour les choses de finance; fiez-vous à moi. L'affaire est bonne, je la sens.

BELBON, le suivant avec joie.

Ma fortune est faite.

Olympe traverse en dansant.

SCÈNE III

BELBON, ROBILLON, OLYMPE, puis AGÉNOR.

ROBILLON, étonné.

Oh! quelle est cette danseuse extraordinaire?

BELBON.

C'est ma femme.

ROBILLON, interloqué.

Ah! je disais extraordinaire en bonne part...

BELBON.

Je l'ai bien compris.

Ils vont s'asseoir sur un canapé.

OLYMPE, quittant son danseur.

Oh! merci, Monsieur, merci! Cette polka était enivrante.

BELBON.

Olympe, ma fortune est faite, j'ai trouvé un homme étonnant.

OLYMPE, allant à Agénor qui paraît à gauche son carnet à la main.

C'est à vous, Monsieur, que j'ai promis le prochain quadrille?

AGÉNOR.

Non, Madame, non!

OLYMPE.

Oh! je vous demande pardon... mon carnet est si rempli que je m'y perds... Vous êtes sûr?

AGÉNOR.

Très sûr, Madame.

OLYMPE.

J'ai pourtant l'habitude de désigner mes danseurs par une fleur. J'avais mis : pivoine.

AGÉNOR.

Ce n'est pas moi.

Il disparaît dans le fond.

OLYMPE.

Il y a erreur. (Allant à Belbon.) Gustave, je vous ai réservé ce quadrille.

BELBON.

C'est une attention délicate, Olympe. (A Robillon.) Nous causerons entre les figures.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ÉVA, CLARISSE.

OLYMPE, à Éva qui paraît par le fond avec Clarisse.

Votre fête est charmante, Madame!

BELBON.

Charmante!

ROBILLON, à Éva.

Eh bien, Madame... Eh bien, que vous disais-je? La nouvelle est lancée... un effet colossal, la petite Bourse est en ébullition.

ÉVA.

Ah! tant mieux!

CLARISSE.

La petite Bourse est en ébullition... Pourquoi donc?

ÉVA.

M. de Lérins est président du conseil d'administration.

ROBILLON.

De notre société!

CLARISSE.

Ah! mais les actions vont monter.

ROBILLON.

Je n'ose pas vous dire, Madame, à quel chiffre je les vois !

CLARISSE.

Je vais envoyer mon mari à la petite bourse.

ÉVA.

Je m'y oppose, ne m'enlevez pas mes invités.

CLARISSE.

Je l'y enverrai tout à l'heure.

ROBILLON.

Me permettez-vous, Madame, de vous présenter ce soir un prince hongrois? Je ne vous dirai pas son nom, de peur de l'estropier.

ÉVA.

Vous bredouillerez un peu en le prononçant, ça me suffira.

ROBILLON.

Elle est adorable et je comprends qu'on se ruine pour cette femme-là !

Il se perd dans le fond.

SCÈNE V

ÉVA, CLARISSE.

CLARISSE, s'asseyant ainsi qu'Éva.

Vous qui connaissez votre Paris, vous pourriez mettre les noms sur les héros de la petite histoire que

racontent ce soir des gens discrets. Une très jolie femme, si jolie, paraît-il, qu'on lui pardonne d'être coquette et tout affolée de luxe, voulant expliquer à son mari quelques recherches exagérées de toilette, lui dit qu'elle joue à la Bourse et qu'elle gagne toujours.

ÉVA, souriant.

Ah ! c'est bien imaginé!

CLARISSE.

Seulement voilà le comique. Le mari a eu l'imprudence de l'interroger sur ses opérations. Elle lui a répondu à tort et à travers, et il a joué sur ces indications-là.

ÉVA.

Et il a gagné ?

CLARISSE.

Non, il a perdu, le pauvre homme ! Vous ne savez pas quelle est la jolie personne dont on veut parler ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, OCTAVIE.

CLARISSE, à Octavie qui entre par le fond.

Ah ! madame Lagourdière... Comment se porte monsieur Lagourdière ?

OCTAVIE.

Ah ! il est navrant, ce soir.

CLARISSE.

Qu'a-t-il donc ?

OCTAVIE.

Je ne sais pas.

CLARISSE.

Vous avez là de bien belles perles.

OCTAVIE.

Mon collier, vous le remarquez ?

CLARISSE.

Je crois bien !

OCTAVIE.

Je l'avais vu en passant, rue de la Paix, dans une vitrine. Il m'avait éblouie.

CLARISSE.

Je comprends ça, moi, les diamants me donnent le vertige.

OCTAVIE.

Je me suis approchée. Il était marqué d'un chiffre à faire fuir la femme modeste du modeste M. Lagourdière. C'est égal, je suis entrée, je l'ai marchandé; je l'ai essayé pour avoir la joie de le sentir à mon cou. Je ne pouvais plus l'en détacher. Il a fallu que le bijoutier m'aidât... On l'a remis dans une vitrine et je suis partie. Voilà le vrai courage.

CLARISSE.

Oh ! ma chère, c'est superbe !

OCTAVIE, étourdiment.

Le lendemain, il était chez moi. J'ai failli en mourir de joie...

CLARISSE.

Et vous n'admirez pas M. Lagourdière ?

OCTAVIE.

Ce n'est pas lui.

CLARISSE.

Hein ?

OCTAVIE.

C'est le bijoutier.

CLARISSE, souriant.

Ah !

OCTAVIE.

J'avais gagné quelque argent à la Bourse.

CLARISSE.

Vous jouez ?

OCTAVIE.

Beaucoup !

CLARISSE.

Et vous gagnez ?

OCTAVIE.

Naturellement.

CLARISSE.

Qu'en dit votre mari ?

OCTAVIE.

Rien. Il vit dans un tout autre monde. Je lui raconte mes opérations... ça l'amuse.

CLARISSE.

Ah !

ÉVA.

Il est bien bon !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LAGOURDIÈRE, puis BONARDEL, CLAUDE, FLORESTINE, ÉVA, AGÉNOR, puis FABIENNE.

CLARISSE.

Tiens ! M. Lagourdière qui valse avec la belle Olympe.

OCTAVIE.

Vous valsez donc, Lagourdière ?

LAGOURDIÈRE.

Je n'avais pas envie de valser, surtout avec cette dame ; elle valse à trois et moi à deux. Je lui disais : — Ça n'ira pas. — Si, si, essayons. — Et ça n'allait pas du tout.

CLARISSE.

Asseyez-vous, monsieur Lagourdière.

LAGOURDIÈRE.

Non, cette dame est tenace.

CLARISSE.

Elle a été charmante !

LAGOURDIÈRE.

Elle me l'a dit. (Allant à sa femme.) Tu me racontais que tu avais gagné beaucoup d'argent sur le Mançanarès?

OCTAVIE.

Oui, mon ami.

LAGOURDIÈRE.

M. Robillon vient de me dire que ça ne valait rien.

OCTAVIE.

Aujourd'hui peut-être.

LAGOURDIÈRE.

Mais j'en ai acheté, moi.

OCTAVIE.

Vous jouez donc ?

LAGOURDIÈRE.

Oui.

OCTAVIE.

Sans me le dire !

LAGOURDIÈRE.

Tu jouais, tu gagnais, je me suis dit : je vais jouer

comme ma femme; je gagnerai comme elle, et j'enverrai promener mon ministère. Je serai indépendant; et puisqu'on ne veut pas me décorer... On ne me donne pas même le Mérite agricole. J'aurais donné ce qu'il aurait fallu. Puisqu'il en est ainsi, j'aurai des millions comme tout le monde. (A Octavie.) Je te faisais causer adroitement, j'achetais ce que tu achetais, tu gagnais et je perdais !.. en jouant le même jeu !

CLARISSE.

C'est que ce n'était pas tout à fait le même.

LAGOURDIÈRE.

Je ne m'explique pas ça... j'espère me rattraper sur les Rio-Bénito.

CLARISSE.

Oh ! n'essayez pas, ils vaudront dix francs demain.

LAGOURDIÈRE.

Comment ! (A Octavie.) Tu me les as conseillés !

OCTAVIE.

Moi, pas du tout.

LAGOURDIÈRE.

Dix francs, et j'en ai mille, c'est le comble !

Il tombe sur un fauteuil.

OCTAVIE.

Vous souffrez ?

LAGOURDIÈRE.

La tête me tourne un peu... Il me semble que je valse encore... avec cette dame... je... je...

OCTAVIE.

Oh ! mon Dieu ! Il s'évanouit.

CLARISSE.

Voici des sels.

OCTAVIE, à Claude qui parait.

Un verre d'eau !

CLARISSE.

Le docteur Bonardel est ici.

Elle l'aperçoit causant dans le fond.

BONARDEL.

Qu'est-il arrivé ?

CLARISSE.

Voyez donc Lagourdière qui a une syncope.

BONARDEL.

Ah !... (Il se précipite vers Lagourdière et s'arrête pour aller à Clarisse.) J'ai fait l'opération.

CLARISSE.

Quelle opération ?

BONARDEL.

L'arbitrage. Tout vendu pour acheter des Serbes. J'aime les médications énergiques. Maintenant on me conseille...

OCTAVIE.

Voyez donc mon mari, docteur, je vous assure qu'il s'en va.

BONARDEL, lui prenant le pouls.

Attendez-moi ! Lagourdière... Un peu de fièvre. (Il lui prend le bras.) Je parierais pour 150 pulsations à la minute... 150 !...

OCTAVIE.

Ça vous inquiète ?

BONARDEL.

Moi? pas du tout. Elles iront à trois mille.

OCTAVIE.

Les pulsations !

BONARDEL.

Non, nos valeurs.

CLARISSE.

Il est distrait.

OCTAVIE.

Docteur, vous trouvez qu'il a de la fièvre ?

BONARDEL.

Surexcitation nerveuse.

Il lui tâte le pouls.

OCTAVIE, après une pause.

Que faut-il faire ?

BONARDEL.

Achetez des Franco-Serbes.

LAGOURDIÈRE, se levant comme par un ressort, au moment où Florestine apporte le verre d'eau.

C'est bon ?

BONARDEL.

Excellent !

LAGOURDIÈRE.

Je pourrais me rattraper ?

CLARISSE.

Le voilà rétabli.

Il prend une glace, tout le monde en prend.

BONARDEL, bas, à Lagourdière.

Il y aura demain une poussée énorme.

Claude, lui présentant le plateau pour prendre les soucoupes, entend ces derniers mots et fait un saut qui bouscule toutes les soucoupes.

LAGOURDIÈRE.

Qu'avez-vous ?

CLAUDE.

Rien, Monsieur, c'est un faux mouvement. (A Florestine.) Il y aura demain une poussée énorme.

FLORESTINE.

Sur quoi ?

CLAUDE.

Je ne sais pas.

LAGOURDIÈRE, revenant à Bonardel.

Une poussée énorme ?

BONARDEL.

Sur la nouvelle que Lérins accepte la présidence du conseil. (Nouveau bruit de Claude.) Qu'avez-vous ?

CLAUDE.

Rien, Monsieur ! (A Florestine.) Je le sais.

LAGOURDIÈRE.

Alors il faudrait acheter ce soir.

BONARDEL.

Je vais tout de suite rédiger mon ordonnance, je veux dire mon ordre,.. et j'aurai de l'estomac ! mille pilules... non, mille Serbes... à prendre à jeun... non, fin courant.

LAGOURDIÈRE.

Où trouver un agent à cette heure-ci ?

BONARDEL.

Je trouverai le mien. Il ne sort pas, il a une bronchite, je vais lui faire une visite.

LAGOURDIÈRE.

Je vous accompagne.

Ils remontent.

CLARISSE.

Allez plutôt à la petite Bourse, il y a foule.

BONARDEL ET LAGOURDIÈRE.

Ah !

BONARDEL.

Où ai-je mis mon chapeau ?

Il le cherche.

LAGOURDIÈRE.

Voyons, docteur, prenez un autre chapeau.

BONARDEL, prenant celui de Lagourdière.

Oui.

LAGOURDIÈRE.

Pas le mien !

BONARDEL.

En voici un.

Il en prend un sur une chaise, et sort, très affairé, avec Lagourdière, à gauche.

CLARISSE.

Pauvre monsieur Lagourdière, elle lui a donné la passion du jeu, c'est toujours ça.

FLORESTINE.

Ils vont à la petite Bourse.

CLAUDE.

Je voudrais aussi y aller. Oh ! tenir un plateau dans ces moments-là... A qui le donner ?

Il le donne à Belbon qui le suit en se fâchant.

ÉVA, revenant avec Fabienne par le fond.

Eh bien, on s'en va déjà ?

CLARISSE.

Ils reviendront.

ÉVA.

Je ferai fermer les portes. Tous mes danseurs s'esquivent en disant qu'ils reviendront. (A Clarisse et à Octavie.) Vous ne dansez pas : allez donc les retenir.

CLARISSE, riant.

Nous n'y réussirons pas.

Elles sortent.

SCÈNE VIII

ÉVA, FABIENNE.

ÉVA.

Vous êtes préoccupée, Fabienne.

FABIENNE.

Non, Madame.

ÉVA.

Ne m'appelez plus madame, je serai votre sœur aînée, voulez-vous ?

FABIENNE.

Oh ! oui.

ÉVA.

Pourquoi n'avez-vous plus votre joli sourire ?

FABIENNE.

Je ne saurais pas être gaie comme vous.

ÉVA.

J'ai mes heures de rêverie aussi, mais au bal, à votre âge ?... Le baron de Saint-Benin a demandé votre main, ce n'est pas là ce qui vous trouble ?

FABIENNE.

Oh ! non, par exemple !

ÉVA.

Est-ce qu'un des nombreux prétendants a osé vous dire qu'il vous aimait ?

FABIENNE.

Je ne l'aurais pas permis.

ÉVA.

Ils le disent à votre père, en chœur. Mon Dieu, que cet usage me paraît extraordinaire, mais c'est correct. Je ne le blâme pas; seulement, Fabienne, ne vous mariez pas trop vite, usez bien de vos belles années de jeune fille : vous les regretteriez plus tard, et ce serait un grand vide dans votre existence. Voilà un conseil de grande sœur... Vous ne me paraissez pas convaincue?

FABIENNE.

Non.

ÉVA.

Mais alors, c'est avec préméditation que vous ne val sez pas ce soir?

FABIENNE.

J'ai valsé.

ÉVA.

Une fois.

FABIENNE.

Je valserai peut être tout à l'heure.

ÉVA.

Alors il va venir?

FABIENNE.

Je n'attends personne.

ÉVA, à part.

Ce n'est pas le comte d'Hérouville?

SCÈNE IX

LES MÊMES, SUZANNE, CHARLOTTE, UN COLLÉGIEN.

SUZANNE, arrivant, au collégien qui l'invite au passage.

Non, Monsieur, non je ne danse pas encore, j'arrive. (A part.) Je ne danse plus avec les collégiens.

ÉVA.

Ah ! le général est arrivé. — Bonjour, Suzanne.

CHARLOTTE, au collégien.

Mais, moi non plus, Monsieur. — Il est étonnant, ce jeune homme.

SUZANNE, bas, à Fabienne.

Tu vas le voir?

FABIENNE.

Tu le sais?

SUZANNE.

Il l'a dit à mon père.

FABIENNE, avec joie.

Ah!

SCÈNE X

FABIENNE, CHARLOTTE, SUZANNE.

SUZANNE.

Il est allé au ministère à cinq heures pour affaires de service.

CHARLOTTE.

Et elle se désole... elle n'a aucune énergie.

FABIENNE.

Je lui avais recommandé de venir de bonne heure.

SUZANNE.

Tu l'as donc vu aussi?

CHARLOTTE.

Mais oui... aujourd'hui.

FABIENNE.

Il a fait une visite à mon père.

SUZANNE.

Et il n'a pas changé ?

FABIENNE.

Oh ! non... il m'aime toujours.

SUZANNE.

Tu as été bien émue?

FABIENNE.

J'ai tout de suite pris un air dégagé pour le mettre à l'aise ; mais nous serons obligés de faire les avances.

SUZANNE.

Quand on est riche comme toi !

FABIENNE.

Oh ! moi, je suis toute prête... mais mon père ?

CHARLOTTE.

Oh ! le mien n'hésiterait pas. On lui a dit qu'un prince hongrois me trouvait à son goût. Il s'est arrangé pour dîner à côté de lui au club, et il doit le présenter ce soir à madame de Lérins.

SUZANNE.

C'est un prince commode.

CHARLOTTE.

Ils sont tous commodes, les princes que je séduis.

SUZANNE.

Et tu l'épouseras ?

CHARLOTTE.

Oh ! jamais ! je me révolterais plutôt.

FABIENNE.

Voici ton père, Suzanne.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL

FABIENNE, courant à lui.

Bonjour, général !

LE GÉNÉRAL.

Ah ! mademoiselle Fabienne : je vous cherchais pour vous saluer. Bonjour, mademoiselle Charlotte !

FABIENNE.

Vous m'appelez mademoiselle, ce soir ?

LE GÉNÉRAL.

Quand je vous vois dans une toilette si éclatante !

FABIENNE.

Mais elle ne peut pas être plus simple : ce sont des fleurs naturelles.

LE GÉNÉRAL.

Comme tout est bien dans l'imagination... Vous avez

des fleurs naturelles, je les prends pour des diamants. Suzanne aurait des diamants, je les prendrais pour des fleurs naturelles.

FABIENNE.

Elle est toujours jolie, votre Suzanne.

LE GÉNÉRAL.

N'est-ce pas? Elle n'a que ça. Je ne pourrai lui laisser que le nom d'un brave homme de général.

FABIENNE.

Un nom glorieux!

LE GÉNÉRAL.

J'ai fait mon devoir, j'ai marché. Mais les broderies n'y font rien, je suis un soldat. Je ne trouve de vraiment beau que l'uniforme de soldat. On le change quelquefois. Je cherche moi-même un nouveau képi, c'est égal, toujours beau!... voilà ma profession de foi.

FABIENNE.

Vous, vous êtes un sage!

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas un mince mérite, dans les temps où les fous abondent. Pas méchants, mais affolés, affolés en diable. Si j'étais ministre, j'ordonnerais des douches — de la gymnastique et des douches!

CHARLOTTE, riant.

Vous êtes sévère, général.

LE GÉNÉRAL.

Par humanité; ce sont des gens malades. Toi, ma

petite Suzanne, tu n'as pas un sou de dot, je te trouverai un brave officier, je ne le ferais pas avancer d'un cran, parce qu'il serait mon gendre. Au contraire, il marquera le pas, la justice avant tout; vous n'aurez pas de gros revenus, vous ne pourrez peut-être pas vivre, mais je serais bien heureux.

SUZANNE.

Ne t'inquiète pas; choisis le gendre qui te plaira. Nous vivrons très bien. Maintenant je dépense un peu plus pour te faire honneur, mais la femme d'un sous-lieutenant n'a pas besoin de toilette. Tout lui va bien à côté de l'uniforme de son mari.

LE GÉNÉRAL.

Tout! Voilà des principes. Voilà ce qu'on devrait apprendre aux jeunes filles dans leurs lycées.

SUZANNE.

Voilà le baron de Saint-Benin qui vient nous inviter.

Il paraît à gauche.

FABIENNE.

Oh! non. Retenez-le, général.

LE GÉNÉRAL.

Vous voulez que je protège votre retraite?

TOUTES TROIS.

Oh! oui.

LE GÉNÉRAL.

Le bataillon carré à moi tout seul, — vieille tactique. (Se campant devant Agénor et lui prenant la main, qu'il retient de façon à l'arrêter.) Comment allez-vous, baron?

AGÉNOR, faisant la grimace.

Très bien, général, et vous?

Les jeunes filles s'éloignent ensemble par le fond.

SCÈNE XII

LE GÉNÉRAL, AGÉNOR.

LE GÉNÉRAL.

Vous devriez faire de l'hydrothérapie.

AGÉNOR.

Pourquoi, général?

LE GÉNÉRAL, lui broyant la main.

Vous avez la peau molle.

AGÉNOR.

C'est que vous serrez un peu.

LE GÉNÉRAL.

Aucune force.

AGÉNOR.

Je suis trop nerveux.

LE GÉNÉRAL.

Trop nerveux: je vais vous donner un remède: une heure de tambour tous les matins, dans les fossés des

fortifications. C'est excellent. — Promenade au grand air, exercice des bras, occupation de l'esprit sans fatigue, et rien ne calme les nerfs comme le bruit qu'on fait soi-même. Essayez.

AGÉNOR.

Je vous remercie, général.

sort, se croisant avec Olympe, qu'il fuit vivement.

SCÈNE XIII

OLYMPE, LE GÉNÉRAL.

OLYMPE, accourant avec un carnet.

C'est à vous, Monsieur, que j'ai promis la première polka.

LE GÉNÉRAL.

Non, Madame.

OLYMPE, le reconnaissant.

Oh ! le général de Parceval.

LE GÉNÉRAL, sans la reconnaître.

Madame ?...

OLYMPE.

Madame Belbon... ancienne veuve de Balagny.

LE GÉNÉRAL.

Oh! oh! (A part.) la belle Olympe. (Haut.) Enchanté, Madame...

OLYMPE.

Vous ne dansez pas?

LE GÉNÉRAL.

Je n'ai pas dansé la polka depuis vingt ans.

OLYMPE.

Vous exagérez. (A part.) C'est étonnant comme les hommes vieillissent vite.

LE GÉNÉRAL, à part.

Quand on pense que j'ai failli me battre pour elle avec Lérins

OLYMPE.

Vous dansez au moins le quadrille?

LE GÉNÉRAL.

Je ne saurais plus, parole d'honneur!

OLYMPE, allant s'asseoir à droite.

C'est égal, je vous l'accorde tout de même, le quadrille assis. Nous causerons. Saviez-vous que je m'étais remariée avec M. Belbon?

LE GÉNÉRAL, assis aussi.

J'ai dû le savoir.

OLYMPE.

Ce n'est pas le mari que j'avais rêvé, mais j'arrivais à un âge où la vie devient si difficile pour les femmes.

6.

LE GÉNÉRAL, étonné.

Pourquoi donc ?

OLYMPE.

Elles n'ont plus l'excuse de l'inexpérience.

LE GÉNÉRAL.

Oh ! je n'y pensais pas !

OLYMPE.

Ces fleurs ne vous rappellent rien ?

LE GÉNÉRAL.

Des capucines, non !

OLYMPE.

C'était ma fleur favorite.

LE GÉNÉRAL.

Ah !

OLYMPE.

A ce propos, vous m'aviez fait un sonnet.

LE GÉNÉRAL.

Moi, je vous ai fait un sonnet...

OLYMPE.

Charmant ! Olympe rimait avec grimpe...

« Ah ! cette fleur qui grimpe
A ton sein, belle Olympe... »

et capucine rimait avec « ta grâce enfantine. »

LE GÉNÉRAL.

Ça doit être de moi, ça!

OLYMPE.

Bref, vous me faisiez la cour, général.

LE GÉNÉRAL.

Oui... je... j'étais encore garçon... je vous avoue que je... j'étais pincé violemment.

OLYMPE, baissant les yeux.

Méchant!... vous me disiez des choses...

LE GÉNÉRAL.

Énormes... mais pas davantage... Oui, oui... (A part.) Je ne comprends plus comment j'ai eu ce courage-là... quoique cuirassier (Haut.) Balagny était mon ami, ou du moins je lui serrais la main. Vous étiez sacrée pour moi. Pas de sexe..., quand je me raisonnais, du moins.

OLYMPE.

Oh! vous avez été admirable.

LE GÉNÉRAL, à part.

Je crois qu'elle le regrette.

OLYMPE.

M. de Lérins.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, FERNAND

FERNAND, venant par la gauche.

Il est insupportable, M. Belbon..., Je lui a échappé... Bon, la femme.

OLYMPE.

Ah! vous me fuyez?

FERNAND.

Non. Prenez garde, votre mari est là.

OLYMPE.

Florestan vous effrayait moins que M. Belbon.

FERNAND.

C'est que la prudence vient avec l'âge. Vous avez vu le général de Parceval?

LE GÉNÉRAL.

J'ai eu l'honneur de renouveler connaissance avec Madame.

OLYMPE.

Le général a été charmant.

FERNAND, bas, au général.

Ne me laissez pas seul avec elle.

LE GÉNÉRAL, bas.

Vous vous fâchiez autrefois quand je restais.

FERNAND, bas.

Tout est bien changé.

OLYMPE.

Je suis touchée de voir comme mes anciens amis me restent fidèles.

Un collégien paraît cherchant sa danseuse.

OLYMPE.

Oui, c'est moi, Monsieur, c'est moi.

Elle sort en valsant avec le collégien. Fernand et le général se regardent un instant.

LE GÉNÉRAL.

Nous avons failli nous couper la gorge pour elle.

FERNAND.

C'est vrai, général.

LE GÉNÉRAL.

Nous le regretterions.

FERNAND.

Elle était ravissante.

LE GÉNÉRAL.

A qui le dites-vous ? Une nuit, à Saint-Germain, le mari était absent. Je lui ai fait donner une sérénade par la musique du régiment... J'offrais un punch en face.

FERNAND.

Musique à deux fins. Ils nous ont joué la polka des sonnettes.

LE GÉNÉRAL.

Vous y étiez donc?

FERNAND.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez profité de ma sérénade?

FERNAND.

Pas comme j'aurais voulu. Vos musiciens ont attiré la foule et mis la maison en émoi. Il m'a été impossible de sortir et j'ai passé vingt-quatre heures dans une mansarde.

LE GÉNÉRAL.

Seul?

FERNAND.

Pas tout le temps.

LE GÉNÉRAL.

Comment, tonnerre!... (Olympe reparaît valsant.) Quand je la vois, ça me calme.

OLYMPE, tout en polkant.

Général, cette polka ne vous rappelle rien?

LE GÉNÉRAL.

Ah! Lérins, c'est la polka des sonnettes.

OLYMPE.

Oui. (A son mari qui paraît.) Vous voyez, Gustave, on m'enlève.

Elle disparaît.

SCÈNE XV

LE GÉNÉRAL, BELBON.

BELBON.

Elle est divine. (A Lérins.) Monsieur de Lérins, voulez-vous me présenter?

FERNAND.

M. Belbon. Le général de Parceval.

Il s'esquive.

LE GÉNÉRAL, à part.

Ah ! M. Belbon, je peux lui serrer la main, je n'ai pas de remords.

BELBON.

J'étais notaire à Châteauroux.

LE GÉNÉRAL.

Châteauroux ! Jolie ville ! J'y ai été en garnison. Très jolies femmes à Châteauroux. A propos, vous devez savoir ça, vous, un notaire. Qu'est donc devenue une petite brune, piquante... Madame... Quand je l'ai connue, elle venait de se marier avec le percepteur.

BELBON.

Barrachon !

LE GÉNÉRAL.

Barrachon, c'est bien ça, je me rappelle maintenant

ce pauvre Barrachon. Je ne le connaissais pas. Jamais vu. Alors la petite brune...

BELBON

C'est ma tante.

LE GÉNÉRAL.

Oh! fichtre!... C'est votre tante... Votre oncle est un homme bien distingué.

Il sort lentement par la gauche.

BELBON.

Il voit d'Hérouville entrer par la droite.

Vous êtes bien bon!... Le comte d'Hérouville, je vais me présenter.

Mais Éva, qui accompagne Jean, cause sans s'occuper de Belbon, celui-c sor par le fond.

SCÈNE XVI

JEAN, ÉVA.

ÉVA.

Je vous ai engagé pour ce quadrille. Vous m'appartenez, seulement nous ne danserons pas.

JEAN.

Je suis ému, Madame, de l'accueil que je reçois chez vous.

ÉVA.

N'est-ce pas naturel ? J'ai lu votre nouveau livre sur l'Amérique. Vous parlez de Charleston avec un enthousiasme qui m'a émue jusqu'aux larmes.

JEAN.

J'ai gardé un souvenir enchanteur de cette jolie cité américaine, qui a cela de particulier qu'elle est toute pleine de fleurs et de poésie.

ÉVA, allant s'asseoir à droite.

Et vous faites un portrait des femmes de Charleston...

JEAN, assis sur le pouf.

Très ressemblant.

ÉVA.

Des charmeresses avec une puissance de séduction irrésistible et une énergie toute sauvage sous des grâces d'enfant. Il faudrait beaucoup d'amour-propre pour se reconnaître, et voilà comment les poètes nous humilient.

JEAN.

Je trouve au contraire, Madame, que j'ai bien mal rendu les impressions que j'ai ressenties. Mon métier n'est pas d'écrire.

ÉVA.

Votre métier, c'est de vous battre; il paraît que vous avez eu un duel?

JEAN.

Oui, Madame, pour un motif très futile.

ÉVA.

Ah ! vraiment !

JEAN.

Un de vos compatriotes...

ÉVA.

Que vous nommez ?

JEAN.

William Botzy.

ÉVA.

Ah !

JEAN.

Il avait dit devant moi, au club, que Paris n'était plus qu'une ville de plaisir appartenant à tout le monde. Ici, je n'aurais pas relevé le propos.

ÉVA, souriant.

Oh ! non !

JEAN.

Mais à l'étranger on est plus susceptible.

ÉVA.

Et vous vous êtes battu pour cela ?

JEAN.

Oui, Madame, ce Botzy me déplaisait.

ÉVA.

Le hasard a voulu que nous ayons tous deux la même antipathie. Il me serait bien difficile maintenant

de vous considérer tout à fait comme un étranger. Nous sommes de vieux amis, n'est-ce pas? J'en profiterai pour être curieuse. Dans un de vos récits sur le continent mystérieux, vous dépeignez avec admiration, je dirai presque avec tendresse, une jeune sénégalienne de seize ans, ingénue au delà de l'innocence, belle de sa seule beauté sans doute, car la toilette de ces dames est d'une simplicité effrayante. Mais vous faites son portrait à l'européenne, pudiquement, et vous oubliez de nous dire qu'elle est noire... voilà bien d'un amoureux !

JEAN.

Amoureux n'est pas exact. C'était une charmante enfant, très fine de sentiments et qui m'a tout de suite intéressé.

ÉVA.

Vous l'avez achetée ?

JEAN.

Elle avait un maître et le mot de maître est horrible pour une jeune fille.

ÉVA.

Qu'est-elle devenue ?

JEAN.

Je l'ai envoyée à Alger pour lui apprendre ce qu'il faut de notre civilisation, sans trop la dépayser.

ÉVA.

Elle y est encore ?

JEAN.

Elle vient de s'y marier, Madame.

ÉVA.

Ah !

JEAN.

Avec un brave garçon, et elle est très heureuse.

ÉVA.

Eh bien ! savez-vous à qui elle ressemble, votre petite sénégalienne, sauf la couleur ? A Fabienne.

JEAN.

Vous trouvez, Madame ?

ÉVA.

C'est frappant. Le dessin, du moins ; je ne l'ai fait remarquer à personne.

JEAN.

Ce serait une ressemblance dont je ne suis pas responsable.

ÉVA.

Il vous était très permis de vous rappeler ainsi de loin au souvenir de mademoiselle de Lérins.

JEAN.

Si j'en avais eu conscience, Madame, j'aurais supprimé le dessin.

ÉVA.

Personne ne vous ferait un crime de prétendre comme tant d'autres à la main de Fabienne.

JEAN.

Je n'y ai jamais pensé, Madame.

ÉVA.

Ah !

JEAN.

On s'en tient aux vieilles traditions à Hérouville, et nous en sommes encore au temps où les cadets de famille ne se mariaient pas.

ÉVA.

Je m'expliquais mieux l'intérêt que vous portiez à la petite sauvage.

JEAN.

Il n'y a rien à expliquer. J'ai agi par pure bonté d'âme, inconsciemment, comme tous les gens naïfs. J'ai le défaut d'avoir été élevé par ma mère : on ne devrait plus permettre aux mères d'élever leurs enfants. Elles leur donnent ce qu'elles appellent de beaux sentiments, qui les rendent ridicules plus tard.

ÉVA.

Je trouve, au contraire, que rien n'inspire plus le respect que de sentir un cœur doux et tendre sous un uniforme de soldat ; on pourrait vous pardonner quelques faiblesses en se rappelant comment vous avez sauvé votre escorte au passage du Zambèze.

JEAN.

Là, Madame, je faisais mon métier, c'était une vraie bataille.

ÉVA.

Où vous avez été blessé. Je connais toutes vos aventures, et quand vous me ferez le plaisir de vous voir, cet hiver...

JEAN.

Je repars demain.

ÉVA.

Demain?

JEAN.

Je vais rejoindre mon régiment, qui est à Tarbes.

ÉVA.

Vous n'avez pas demandé Paris?

JEAN.

Paris est très recherché.

ÉVA.

Ce n'est pas une raison.

JEAN.

Je ne suis pas fait pour ce qu'on appelle la vie parisienne. — Tout me trouble ici et je ne me sens plus assez maître de moi.

ÉVA.

Est-ce un grand mal?

JEAN.

Il est des entraînements que je redoute.

ÉVA.

Voilà pourquoi vous partez?

JEAN.

Oui, Madame.

ÉVA.

Est-ce que personne ne songe à vous retenir ?

JEAN.

Que je parte ou que je reste, cela n'est important pour personne.

ÉVA.

Je crois que vous vous trompez. (Jean la regarde avec étonnement. Elle aperçoit, au fond, Octavie et Fabienne.) Ah! le quadrille est terminé.

OCTAVIE.

M. Lagourdière ne revient pas. Je suis inquiète.

FABIENNE.

Je viens réclamer la valse que vous m'avez promise.

JEAN.

Je ne l'avais pas oubliée, Mademoiselle.

FABIENNE.

Vous me la devez depuis deux ans.

Elle sort avec Jean.

SCÈNE XVII

ÉVA, OCTAVIE, puis LE GÉNÉRAL.

ÉVA.

Vous connaissez le comte d'Hérouville ?

OCTAVIE.

Oui, c'était un de mes danseurs favoris quand j'étais demoiselle.

ÉVA.

Vous imaginez-vous qu'on l'envoie en garnison à Tarbes ?

OCTAVIE.

Tarbes, c'est encore le Congo.

ÉVA.

Vous ne connaissez personne au ministère de la guerre ?

OCTAVIE, *montrant le général au fond.*

Vous avez le général de Parceval.

ÉVA.

Je n'y pensais pas. Vous m'aiderez, n'est-ce pas ? Je serais embarrassée toute seule.

OCTAVIE.

Elles n'ont jamais peur de se compromettre, les américaines.

LE GÉNÉRAL, *revenant avec Éva.*

Tout à votre disposition, Madame, de quoi s'agit-il ?

ÉVA.

Il s'agit... (*Embarrassée.*) Je... madame Lagourdière... nous... monsieur d'Hérouville, le héros du moment, vient de nous apprendre qu'il partait demain pour Tarbes.

LE GÉNÉRAL.

Demain ou après-demain.

ÉVA.

Pourquoi l'envoyez-vous à Tarbes ?

LE GÉNÉRAL.

C'est lui qui l'a demandé.

ÉVA.

Lui ?

LE GÉNÉRAL.

Ce soir, vers les cinq heures, au moment où je sortais du ministère, il est venu me supplier de l'envoyer dans le Midi ou dans l'Est; très loin.

ÉVA.

Ah !

OCTAVIE.

Pourquoi ?

LE GÉNÉRAL.

On ne dit jamais cela.

OCTAVIE.

Vous ne l'avez pas interrogé ?

LE GÉNÉRAL.

Nous sommes très discrets dans l'armée.

ÉVA.

Qu'entendez-vous par discrets ?

LE GÉNÉRAL.

Il ne se passe pas de semaine sans que je voie arriver, à mon bureau, un officier très ému, qui me demande à permuter. Je comprends tout de suite. Il est tombé amoureux d'une femme mariée, de la femme d'un ami souvent, et, comme c'est un brave cœur, — beaucoup de cœur dans l'armée, — il veut partir. J'ai permuté trois fois, moi, comme sous-lieutenant.

OCTAVIE.

Oh ! général !

LE GÉNÉRAL.

Mais on ne m'envoyait pas assez loin, je revenais.

OCTAVIE.

Ah !

LE GÉNÉRAL.

Il ne faut pas être sévère pour ces jeunes gens.

OCTAVIE.

Nous ne sommes pas sévères.

LE GÉNÉRAL.

Nous avons des garnisons très ennuyeuses, on ne sait que faire, on trompe un honnête mari. C'est une occupation pour un homme délicat. Nous avons quelquefois des aubaines. A Bourges, il y avait une femme charmante, dont le seigneur et maître légitime voyageait généralement ; pendant son absence, elle donnait des fêtes.

OCTAVIE.

Sans son mari ?

LE GÉNÉRAL.

Elle avait son buste.

OCTAVIE.

Ah!

ÉVA.

Il me semble que le départ de M. d'Hérouville pour Tarbes fera le plus mauvais effet.

LE GÉNÉRAL, étonné.

Pourquoi, Madame?

ÉVA.

On croira à une disgrâce.

LE GÉNÉRAL.

Cela lui plaît.

ÉVA.

Est-ce qu'on a l'habitude, dans l'armée, de ne faire que ce qui plaît aux officiers?

LE GÉNÉRAL.

L'armée, Madame, ne connaît qu'une chose, la discipline, et si je disais au lieutenant d'Hérouville : Restez à Paris, il y resterait.

ÉVA.

Je ne voudrais pas vous rendre cruel. Je pensais seulement qu'on pourrait reprocher au gouvernement...

LE GÉNÉRAL.

Le gouvernement, pour moi, c'est mon ministre. La hiérarchie, base de tout, vieux principes!

ÉVA.

A votre ministre alors de bien mal récompenser des services qui ont jeté de l'éclat sur l'armée tout entière.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez raison, je n'y avais pas pensé. Je vais attacher d'Hérouville à mon état-major.

ÉVA.

A la bonne heure.

LE GÉNÉRAL, à part.

Inouï, comme les femmes ont le sentiment des convenances administratives.

ÉVA.

Vous allez lui annoncer la nouvelle.

LE GÉNÉRAL.

Non, pas tout de suite, au bal. J'aurais l'air d'une girouette et il faut la signature du ministre. La hiérarchie est la base de tout. C'est une affaire de huit jours. Je ne lui dirai rien avant.

ÉVA.

Il part demain.

LE GÉNÉRAL.

Il partira et il reviendra. Nous ne craignons pas de faire voyager nos officiers.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, entrant.

Prenez garde, Éva, votre bal se meurt quand vous l'abandonnez.

ÉVA, à Octavie.

Nous allons le ranimer, il faudra que l'on danse le cotillon, j'ai des préparatifs superbes.

LE GÉNÉRAL, à Fernand.

Vous n'imaginez pas, mon cher ami, comme votre femme a le sentiment des convenances administratives.

ÉVA.

Ne vous moquez pas, vous n'allez pas dire à tout le monde que nous protégeons les officiers de l'armée française.

Elles sortent.

LE GÉNÉRAL.

C'est le rôle de la femme en France. (A Fernand, en remontant avec lui.) J'avais une prévention contre madame de Lérins parce qu'elle est américaine... et je n'aime que mon pays, moi. Elle est charmante.

FERNAND.

C'est bien mon avis.

SCÈNE XIX

FERNAND, FABIENNE.

FABIENNE entre par la gauche et arrête son père au passage.

Mon père ! Veux-tu causer un moment avec moi?

FERNAND.

Certes, je le veux, chère mignonne.

FABIENNE.

J'ai à te parler sérieusement.

FERNAND.

Que peut-il y avoir de sérieux dans cette jolie tête à l'heure où l'on danse ?

FABIENNE.

Je sais à présent pourquoi M. d'Hérouville est allé passer deux ans chez les sauvages.

FERNAND.

Il avait une raison ?

FABIENNE.

Oui, il aimait une jeune fille.

FERNAND.

Qu'on lui a refusée ?

FABIENNE.

Il n'a pas demandé sa main.

FERNAND.

Alors de quoi se plaint-il ?

FABIENNE.

C'est qu'elle était très riche, trop riche.

FERNAND.

Il a eu raison. Cette demoiselle si riche doit naturellement avoir des exigences.

FABIENNE, baissant les yeux.

Oh ! pas elle, son père peut-être !

FERNAND.

Hein ?

FABIENNE.

Et cependant il fait toujours ce que veut sa fille.

FERNAND, stupéfait.

C'est toi !

FABIENNE.

Oui.

FERNAND.

Tu t'imagines que Jean d'Hérouville ?...

FABIENNE.

J'en suis sûre.

FERNAND.

Il n'est pas venu nous voir en arrivant.

FABIENNE.

Tu as vu comme il était ému.

FERNAND.

Oui.

FABIENNE.

Et tout à l'heure, pendant la valse, il n'osait pas me regarder, il m'a à peine parlé et ce qu'il m'a répondu était si froid... Je te jure qu'il m'aime.

FERNAND.

Tu l'aimes donc aussi, toi ?

FABIENNE.

Oh ! moi, je l'ai toujours aimé.

FERNAND.

Toujours ! Tu vois bien, c'est de l'enfantillage.

FABIENNE.

J'avais entendu ma mère dire à la sienne : Ma plus grande joie serait de penser que ma fille épousera votre fils.

FERNAND, ému.

Chère enfant, ta mère avait raison. Ces d'Hérouville ont tous le cœur haut placé, et celui-ci... (S'arrêtant.) Je

ne puis pourtant pas te donner à un officier de cavalerie qui va courir le monde. Tu ne voudras pas te séparer de moi.

FABIENNE.

Oh ! non, toi surtout, toi avant tout. Mais tu arrangeras cela, tu es si habile.

FERNAND.

J'arrangerai... Comment arrangerai-je ? S'il se présentait !...

FABIENNE.

Il ne se présentera jamais.

FERNAND.

Alors, je ne peux pas aller le chercher.

FABIENNE.

Il va venir. Charlotte va te l'amener, c'est convenu : retiens-le.

FERNAND.

Tu veux que ce soir...?

FABIENNE.

Il part demain, tu serais obligé de lui écrire. Tu ne le pourrais pas, tandis que ce soir, au bal, en causant...

FERNAND.

Il faudrait au moins me préparer.

FABIENNE.

Pourquoi ? tu sais si bien dire les bonnes choses.

FERNAND.

Elle est terrible.

CHARLOTTE, entrant avec Jean par la droite.

Vous vous rappelez le dernier cotillon que vous avez dansé ici?

JEAN.

Très bien, Mademoiselle, vous aviez une robe rose.

CHARLOTTE.

Vous vous en souvenez ? Et Fabienne ?

JEAN.

Je me souviens moins.

FABIENNE, à Jean.

Mon père voudrait vous parler.

Elle remonte avec Charlotte.

SCÈNE XX

FERNAND, JEAN.

FERNAND, qui, depuis un moment, paraît très embarrassé, allant brusquement à Jean.

Mon cher d'Hérouville, oubliez un instant que nous sommes au bal, entourés de gens qui dansent des polkas. J'ai à vous entretenir d'une chose très grave. (Haut et changeant de ton.) Pourquoi êtes-vous allé au Congo ?

JEAN.

Je vous l'ai dit : j'ai toujours eu le goût des voyages.

FERNAND.

Supposez que c'est votre aîné qui vous interroge, le chef de la famille, et regardez-moi bien en face. Vous aimez Fabienne ?

JEAN.

Autrefois, au château de Lérins, je l'aimais comme une sœur; aujourd'hui, ma plus grande joie serait de donner ma vie pour elle. C'est tout ce que je sais.

FERNAND.

Vous n'avez pas eu l'idée de me demander sa main ?

JEAN.

Je ne l'ai jamais eue, je ne l'aurai jamais.

FERNAND.

Voulez-vous que je vous dise pourquoi vous repartez ? C'est que vous n'auriez pas le courage d'apprendre qu'elle devient la femme d'un autre.

JEAN.

Vous vous trompez.

FERNAND.

Est-ce que vous croyez que je n'ai pas été jeune comme vous, moi ? (Changeant de ton.) Je me sens plus à l'aise. Je m'étais mis dans une situation très sotte si vous n'aviez pas aimé Fabienne... Maintenant je suis fixé.

JEAN.

Monsieur !

FERNAND.

Vous n'êtes pas un prétendant, je sais bien, vos galons de lieutenant et votre ruban rouge ne vous paraissent pas suffisants. Eh bien, moi, je ne vous en demanderais pas davantage. Je ne connais pas, à notre époque, de situation plus belle et plus enviable ; seulement, — il y a un seulement terrible, — je ne consentirai jamais à me séparer de ma fille.

JEAN.

Mais, Monsieur, vous n'avez pas de raison... Je ne vous demande rien.

FERNAND, *sérieusement.*

J'avais presque votre âge et j'étais lieutenant de hussards comme vous êtes lieutenant de chasseurs, j'ai donné ma démission pour épouser la mère de Fabienne. Cela ne m'a pas empêché de retrouver mon épée le jour où je l'ai cru utile. L'uniforme ne m'allait plus, mais le bras était encore solide. Feriez-vous pour la fille ce que j'ai fait pour la mère ?

JEAN.

Mais vous, Monsieur, vous aviez une très grande fortune.

FERNAND.

Quelle importance donnez-vous à l'argent et que supposez-vous qu'il pèse entre gens qui s'aiment ? L'argent, aujourd'hui, c'est tout et ce n'est rien. On le gagne si facilement et on le perd si vite ! Il n'y a pas à en tirer vanité. On emploierait mal son temps à combiner un riche mariage ; il est plus simple d'être heureux à la bourse. Vous avez des scrupules d'un autre âge.

JEAN.

Je n'ai rien que mon grade, et si je l'abandonnais...

FERNAND.

Je n'entends pas que vous restiez sans rien faire, je comprends ce sentiment-là, mais nous vous trouverons une position. Vous ferez fortune et il n'y aura plus d'obstacles, et puis... et puis... ce n'est pas seulement pour vous que je parle. (Allant à la porte de gauche.) Ma chère enfant !

JEAN.

Elle !

Fabienne paraît.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, FABIENNE, puis ÉVA, puis TOUS LES PERSONNAGES.

FERNAND.

Je croyais que tu étais facile à marier, voilà un entêté auquel tu seras forcée d'offrir ta main.

FABIENNE.

Je la lui offrirai.

Elle lu tend la main

JEAN.

Fabienne !

FABIENNE.

Vous ne voulez pas que je sois votre femme ?

JEAN.

Ma femme !

FABIENNE.

Et vous auriez encore le courage de repartir ?

JEAN.

Du courage, je n'en ai plus devant vous.

ÉVA, entrant.

On organise le cotillon. M. d'Hérouville est désigné à l'unanimité pour le conduire. (Bas.) Vous reviendrez dans huit jours, le général de Parceval vous attachera à son état-major.

FERNAND.

J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, nous la gardons secrète. Jean d'Hérouville épouse Fabienne.

Entrée générale.

CLARISSE.

Le cotillon ? Le cotillon ?

ÉVA, poussant un petit cri.

Ah !

FERNAND.

Qu'avez-vous ?

ÉVA.

Ah ! je suis maladroite, une égratignure, je ne pourrai pas danser, voilà tout.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! je ne peux pas voir une gouttelette de sang sur le bras d'une jolie femme sans tomber en syncope. C'est égal, j'aurai du courage, je vais vous soigner.

ACTE TROISIÈME

Riche salon, à l'hôtel Herbin. Entrée au fond. A gauche, appartements de Fernand; à droite, chambre d'Éva. Cheminée. Canapé à droite; table à gauche avec papiers, encrier, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

FERNAND, ROBILLON.

FERNAND, entrant par la gauche, — parlant au tapissier.

Ces meubles déplaisent à mademoiselle de Lérins. Vous les enlèverez. (Robillon paraît au fond.) Demain, seulement.

ROBILLON.

Voici donc l'hôtel Herbin? Je n'ai trouvé pour m'introduire que des ouvriers tapissiers. J'ai cru que vous n'étiez pas encore installés.

FERNAND.

Nous sommes campés depuis hier. C'est une fantaisie de ma femme, qui n'a pas voulu attendre.

ROBILLON.

Vous achetez un hôtel le lundi et vous pouvez y recevoir le samedi; voilà un vrai tour de force.

FERNAND.

Aussi je ne vois plus Éva depuis huit jours; elle passe sa vie chez le tapissier, chez les marchands de curiosités. Elle court les bibelots, et elle revient plus nerveuse que jamais, s'irritant d'un rien. Ce n'est pas là un état normal. Je viens d'écrire à Bonardel.

ROBILLON.

On prétend qu'il néglige un peu ses malades.

FERNAND.

Vous pensez bien que, moi aussi, j'ai été très occupé.

ROBILLON.

Sans compter que vous mariez votre fille.

FERNAND, vivement.

N'oubliez pas que c'est un secret.

ROBILLON.

Admirablement gardé.

FERNAND.

Je n'en ai parlé qu'à vous et à ma femme. Le comte d'Hérouville est allé rejoindre son régiment, comme si rien ne s'était passé. Je tenais absolument à ne pas annoncer ce mariage avant que mon futur gendre ait une situation.

ROBILLON.

Il l'a.

FERNAND.

C'est fait ?

ROBILLON.

Depuis ce matin. Je vous l'ai écrit, en vous envoyant des pièces à signer.

FERNAND.

Je n'ai pas ouvert votre lettre.

ROBILLON.

Alors vous n'avez rien signé ?

FERNAND.

Était-ce urgent ?

ROBILLON.

Très urgent.

Il s'installe à gauche de la table.

FERNAND *le rejoint et s'assied faisant face au public.*

Alors, tout de suite. Je n'ai pas encore pu m'occuper sérieusement de mes nouvelles fonctions.

ROBILLON.

Vous êtes bien excusable.

FERNAND.

Je serai forcé de signer sans regarder.

ROBILLON.

C'est l'usage. Vous pouvez annoncer à votre futur gendre qu'il est administrateur de notre société... Pas là !

FERNAND.

Oh ! pardon...

ROBILLON.

C'est pour nous, d'ailleurs, une excellente acquisition. Son nom, son titre, sòn grade...

FERNAND.

Vous n'imaginez pas comme je suis heureux de lui donner ma fille. C'est elle qui l'a choisi, et ce n'est pas le choix d'un esprit vulgaire.

ROBILLON.

Vous signez deux fois.

FERNAND.

Ah ! pardon... Je suis distrait dans ce salon, mais si j'étais dans mon cabinet, à la société... Avez-vous remarqué que ce sont toujours les hommes légers, en apparence, qui ont fait les meilleurs ministres... Vous me verrez à l'œuvre. Je commence à prendre goût à cette puissance étonnante du crédit.

ROBILLON.

Vous avez vu la force de votre nom.

FERNAND.

J'en ressens quelque orgueil, et puis... je ne tenais pas à l'argent. J'avais tort... Pouvoir donner à ceux qui demandent et combler ceux que l'on aime. Est-il rien de meilleur dans la vie ?

ROBILLON.

Rien... Vous avez pensé au rapport pour l'assemblée générale ?

FERNAND.

Voici le dossier, j'aurai besoin de l'étudier.

ROBILLON.

Je vous Mettrai quelques notes en marge, si vous le voulez bien.

FERNAND.

Volontiers.

SCÈNE II

FERNAND, ROBILLON, LAGOURDIÈRE.

Lagourdière entre par le fond habillé avec une recherche exagérée.

LAGOURDIÈRE.

Cher ami.

FERNAND, étonné.

C'est Lagourdière.

ROBILLON.

Il va vous déranger.

LAGOURDIÈRE.

Bonjour, Robillon.

FERNAND.

Vous êtes transformé, Lagourdière !

LAGOURDIÈRE.

Oui, n'est-ce pas? J'ai un service à vous demander. Voulez-vous m'accompagner au Tattersall?

FERNAND.

Vous achetez des chevaux?

LAGOURDIÈRE.

Oui, cher ami, je veux donner à ma femme deux chevaux gris pommelé et deux voitures bouton d'or. Ce sera la couleur de ma livrée.

FERNAND.

Malepeste, Lagourdière!

LAGOURDIÈRE.

Je peux me permettre ça, nous avons fait une opération superbe, le docteur et moi. Si nous réalisions...

ROBILLON, vivement.

Ne réalisez pas.

LAGOURDIÈRE.

Nous nous en garderons. Vous m'aviez parlé d'un château en Poitou, qu'on voulait vous vendre?

FERNAND.

Il est moderne.

LAGOURDIÈRE.

C'est égal, je le noircirai, et avec du vieux lierre... Comment l'appelez-vous?

FERNAND.

Je ne sais plus, on m'avait envoyé un plan, je vais vous le faire donner. (Il sonne.) Asseyez-vous donc.

LAGOURDIÈRE.

Y a-t-il une chasse ?

FERNAND.

Vous chassez ?

LAGOURDIÈRE.

Je chasserai... La chasse à courre, avec trente chiens. Tayau! tayau!... Je rêvais toujours ça quand j'étais enfermé dans mon bureau au ministère.

FERNAND.

Vous n'y êtes donc plus?

LAGOURDIÈRE.

Si je n'y suis plus ! J'ai renvoyé ma démission au ministre avec dédain... Ah! si j'avais un fils! j'en aurai un, j'en aurai même plusieurs, je peux me le permettre.

FERNAND.

Ah ça!... mais je n'ai donc plus personne?

SCÈNE III

LES MÊMES, CLAUDE.

Claude entre en tenue de gandin, avec un stick et en achevant de mettre ses gants.

CLAUDE.

Il me semble que Monsieur a sonné.

FERNAND.

Qu'est ce que c'est que ça?

CLAUDE.

Je regrette d'avoir fait attendre Monsieur; je faisais un bout de toilette.

ROBILLON.

C est Claude!

Claude salue.

CLAUDE.

Je me disposais à annoncer à Monsieur que je prends une autre carrière.

FERNAND.

Pas tout de suite.

CLAUDE.

Si Monsieur exigeait les huit jours...

FERNAND.

Je les exige absolument. Allez remettre votre livrée.

CLAUDE.

Cela me serait impossible.

FERNAND.

Pourquoi donc?

CLAUDE, se cambrant.

Depuis ce matin, je suis changeur.

FERNAND.

Changeur?

CLAUDE.

J'ai acheté un office.

FERNAND.

Avec quoi?

CLAUDE.

J'ai été heureux à la bourse.

FERNAND.

Vous avez joué?

CLAUDE.

J'ai suivi le jeu de Monsieur... Monsieur est bien habile.

FERNAND.

Vous m'avez espionné?

CLAUDE, se récriant.

Oh! Monsieur, oh! (Avec calme.) Les domestiques n'ont pas besoin d'espionner leurs maîtres.

FERNAND.

C'est bien, vous ne m'êtes plus nécessaire, prévenez la femme de chambre.

CLAUDE.

Avec plaisir, mais je crois qu'elle s'habille. (Changement de ton.) Monsieur n'a pas obligé un ingrat.

FERNAND.

Je vous ai obligé sans le savoir.

CLAUDE.

C'est la meilleure manière, Monsieur.

LAGOURDIÈRE.

Il est adorable.

FERNAND.

Je le regretterai. Il me volait avec douceur, je n'étais pas forcé de m'en apercevoir.

CLAUDE, revenant.

Puis-je espérer que Monsieur me recommandera à ses amis comme changeur?

FERNAND.

Non, Claude, non, ne l'espérez pas.

CLAUDE.

Monsieur, cependant, connaît ma probité.

FERNAND.

Elle vous gênera peut-être.

CLAUDE.

Ah! Monsieur, soyez tranquille (On sonne.) On sonne! Je ne voudrais pas laisser Monsieur dans l'embarras. Je vais ouvrir...

LAGOURDIÈRE.

Il est adorable.

ROBILLON.

C'est le succès, voilà le succès!

SCÈNE IV

FERNAND, ROBILLON, LAGOURDIÈRE, BONARDEL.

CLAUDE, introduisant Bonardel par le fond, avec le sans-façon d'un gandin.

Donnez-vous donc la peine d'entrer. C'est le docteur Bonardel.

Bonardel est habillé avec une recherche excessive, les cheveux frisés, la barbe mieux coupée. Il a une badine à la main et des fleurs à la boutonnière.

BONARDEL, stupéfait.

Hein ! Vous déguisez donc vos domestiques ?

CLAUDE.

Déguisé !

FERNAND.

Ils se déguisent eux-mêmes. Mes compliments, docteur ; aujourd'hui vous êtes presque exact.

BONARDEL.

Je me suis hâté, parce qu'il faut que je sois dans l'allée des Acacias à quatre heures.

FERNAND.

Mais vous êtes bien élégant.

BONARDEL.

Très simple. Jusqu'à présent je n'ai été qu'un imbécile. Je m'échinais sans profit.

LAGOURDIÈRE.

Comme moi.

BONARDEL.

Le moment me paraît venu de vivre pour mon agrément, puisque mes revenus me le permettent.

FERNAND.

Vous ne renoncez pas à la médecine?

BONARDEL.

Je garderai quelques clients distingués, qu'il me sera très agréable de voir quand ils ne seront pas malades. Ah! cher ami, quelle reconnaissance je vous dois!

LAGOURDIÈRE.

Et moi donc!... Et moi!

BONARDEL.

C'est vous... c'est votre nom qui m'a décidé.

LAGOURDIÈRE.

Marquis de Lérins! ça vaut de l'or.

FERNAND.

Je vous ai fait appeler pour ma femme.

BONARDEL.

Je serai toujours heureux de voir madame de Lérins.

FERNAND.

Elle est depuis deux jours un peu nerveuse.

BONARDEL.

Oh! les femmes nerveuses, je les adore.

FERNAND.

Je vous prie de réserver ce goût d'homme du monde et de lui donner quelques calmants énergiques.

BONARDEL.

Des sédatifs. — Nous appelons ça des sédatifs. — Je suis depuis hier avec Nini.

FERNAND.

Ah !

BONARDEL.

Très gentille... et elle raisonne la question financière.

FERNAND.

Mieux que vous ?

BONARDEL.

Ma parole d'honneur ! elle m'a été présentée par son agent de change au café Anglais. Nous avons causé de notre question de la veille. Je lui ai dit que j'étais votre ami. Elle a été adorable, et, cette nuit encore... à des heures inattendues... Elle joue en ce moment sur mes indications. Voulez-vous souper avec elle ?

FERNAND.

Non, je ne soupe plus qu'avec ma femme.

BONARDEL, *montrant un écrin.*

Voilà ce qu'elle trouvera sous sa serviette.

LAGOURDIÈRE, *s'approchant.*

A-t-elle une amie ?

BONARDEL.

Paquita... divine !

LAGOURDIÈRE.

Invitez-moi !

FERNAND.

Où allons-nous ? Lagourdière lui-même...

LAGOURDIÈRE.

Non, ce n'est pas ce que vous croyez, j'éprouve le besoin de faire quelques largesses.

BONARDEL.

Ah ! oui, c'est une vraie joie d'être riche. Les femmes vous en sont reconnaissantes. (A Lagourdière.) Je vous promets Paquita à minuit, au café Anglais.

LAGOURDIÈRE.

J'y serai.

BONARDEL.

Au revoir, cher ami.

FERNAND.

Il oublie qu'il est venu pour ma femme.

ROBILLON.

Rappelez-le.

FERNAND.

Oh ! non. Je prendrai un autre médecin.

BONARDEL.

A minuit, au café Anglais ! cabinet Edgard Bonardel.

Il se dirige vers la porte et se trouve en face de Florestine, qui entre dans une toilette très élégante, avec un manchon, etc., etc., et qui s'avance en saluant avec coquetterie.

BONARDEL, se confondant en excuses.

Ah! pardon, Madame, pardon!

SCÈNE V

LES MÊMES, FLORESTINE.

FLORESTINE, saluant.

De rien, Monsieur.

BONARDEL, à part.

Charmante!

LAGOURDIÈRE, à part.

Jolie personne!

FERNAND.

C'est Florestine.

ROBILLON.

La femme de chambre!

BONARDEL ET LAGOURDIÈRE.

Ah!

FLORESTINE.

Je regrette, Monsieur, de vous avoir fait attendre. J'achevais de m'habiller.

ROBILLON.

Les deux font la paire.

FERNAND.

Vous achetez donc aussi une boutique de changeur?

FLORESTINE.

Non Monsieur. (Avec orgueil.) J'épouse un syndic.

FERNAND.

Qu'appelez-vous un syndic ?

FLORESTINE.

Un agent d'affaires.

FERNAND.

Ah !... sur vos économies.

FLORESTINE.

J'ai acheté de bonnes valeurs.

FERNAND.

Comme Claude?

FLORESTINE.

Ces messieurs me conseillaient.

FERNAND.

Eh bien ! Florestine, j'espère que madame de Lérins n'insistera pas pour vous garder.

FLORESTINE.

Je ne voudrais pas partir sans avoir l'honneur d'annoncer mon mariage à Madame.

FERNAND, riant.

Si vous voulez l'attendre au salon!

FLORESTINE.

Avec plaisir.

FERNAND.

Celle-là est plus étonnante encore.

FLORESTINE, revenant.

Monsieur me permettra bien de lui présenter mon fiancé? C'est aussi un homme de finance.

FERNAND.

Ah! vraiment?

FLORESTINE.

Il a été, comme Monsieur, dans plusieurs sociétés; elles n'ont pas toutes réussi. Il a été condamné plusieurs fois. (Vivement.) Monsieur sait bien que ce n'est pas déshonorant dans ces choses-là: au contraire, ça lui a donné de l'expérience et alors on l'appelle pour avoir son avis. Il vous dit tout de suite : Ne faites pas ça, j'en ai eu pour six mois. Ne faites pas ceci, j'en ai eu pour un an.

FERNAND.

C'est un condamné consultant.

FLORESTINE.

Oui, Monsieur. Si jamais Monsieur a besoin de lui...

FERNAND.

Je vous sais gré de l'intention.

FLORESTINE.

Je vais attendre Madame.

Elle salue et elle sort.

LAGOURDIÈRE.

Elle a fait fortune. Elle épouse un syndic. Voilà une honnête femme de plus.

FERNAND.

Vous vous avancez beaucoup, Lagourdière.

BONARDEL.

Ce syndic doit être préparé à toutes les faillites.

LAGOURDIÈRE.

Vous ne voulez pas m'accompagner au Tattersall?

FERNAND.

Ça m'est impossible aujourd'hui.

BONARDEL.

Vous allez voir des chevaux? Je suis votre homme.

LAGOURDIÈRE.

Je ne pensais pas à vous.

BONARDEL.

J'irai de là chez Nini.

LAGOURDIÈRE.

Vous me présenterez?

BONARDEL.

Avec plaisir.

LAGOURDIÈRE.

J'ai besoin de m'épanouir.

BONARDEL.

Moi aussi.

Ils sortent par le fond.

FERNAND.

On dirait qu'ils ont des millions.

ROBILLON.

Ils les ont, en perspective. Ce sont ceux qu'on dépense le mieux. Vous, n'oubliez pas que nous avons une audience du ministre des finances, à trois heures.

SCÈNE VI

FERNAND, ROBILLON, puis JEAN et FABIENNE.

Jean parait à la porte du fond.

FERNAND.

D'Hérouville!

JEAN.

Comment se porte mademoiselle de Lérins ?

FERNAND.

Très bien.

JEAN.

J'ai rencontré dans l'escalier le docteur Bonardel.

FERNAND.

C'était pour ma femme.

JEAN.

Ah!

FERNAND.

Cela vous rassure.

JEAN.

Je vous demande pardon.

FERNAND.

Vous ne pensez qu'à Fabienne. C'est bien naturel. Mais comment êtes-vous ici?

JEAN.

J'ai reçu hier, à Tarbes, une dépêche officielle qui me rappelle à Paris. Je suis attaché à l'état-major du général de Parceval.

FERNAND.

Vous serez forcé d'aller le voir, pour le remercier.

JEAN.

Aujourd'hui, avant cinq heures. Je serai très embarrassé, après l'honneur qu'il me fait.

FERNAND.

Vous lui annoncerez votre mariage. Je me charge de lui apprendre que vous donnez votre démission.

JEAN.

Je vous en remercie.

FERNAND.

C'est là ce qui vous gêne avec lui?

JEAN.

Je l'avoue.

FERNAND.

Il comprendra mes raisons.

FABIENNE, *entrant par la gauche.*

Tu ne m'envoyais pas chercher?

FERNAND.

Il vient d'arriver. Tu vas lui apprendre, toi-même, qu'il est nommé administrateur du crédit Franco-Serbe.

FABIENNE.

Ah ! c'est magnifique !

ROBILLON.

Je crois bien, magnifique!

FABIENNE.

Vous n'en êtes pas plus heureux?

JEAN.

Je serai toujours heureux de ce qui vous plaira, mais j'ai peur de ne pas être à la hauteur de mes fonctions.

ROBILLON.

Vous n'aurez rien à faire.

JEAN.

Cela m'embarrassera encore davantage.

ROBILLON.

Pourquoi ?

JEAN, à Fernand.

Je vous ai déjà dit que je n'entends rien aux choses de finance.

FERNAND.

Vous les apprendrez.

FABIENNE.

Je vous donnerai des conseils.

JEAN, prenant les manuels.

Je vais travailler, Monsieur, je piocherai comme à Saint-Cyr, sans perdre une minute, puisque vous le désirez.

FERNAND.

Je dois préparer un rapport pour notre prochaine assemblée. Je n'y ai pas la tête en ce moment, vous êtes habitué à écrire, vous le rédigerez.

JEAN, effrayé.

Moi!

FERNAND.

Attendez donc! Il n'y a qu'à coordonner. Vous trouverez en marge des notes de Robillon.

ROBILLON.

Permettez-moi de vous signaler une de mes notes : c'est une pensée vraiment nationale.

FERNAND.

Laissez-lui le dossier, il nous donnera son impression, et puisque nous devons aller voir le ministre...

ROBILLON.

Oh ! nous serons en retard !

FERNAND, *en sortant.*

Je vous laisse ensemble. Les convenances en diront ce qu'elles voudront.

ROBILLON.

Nous en avons pour un quart d'heure.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VII

JEAN, FABIENNE.

JEAN.

On me trouble avec ces questions de finances ; je voudrais ne penser qu'à vous, ne parler que de vous, ne voir que vous.

FABIENNE.

Moi aussi j'aurais bien des choses à vous dire. Je me préparais depuis si longtemps pour l'heure où vous avoueriez que vous m'aimez! Mais sacrifions encore quelques jours, s'il le faut.

JEAN.

Tout ce que vous me demanderez, tout! Je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre.

FABIENNE.

Vous avez préoccupé mon père en lui disant que vous n'entendrez jamais rien aux choses de finance.

JEAN.

J'étudierai, je le lui ai promis.

FABIENNE.

Voulez-vous que nous travaillions ensemble?

JEAN.

Si je le veux! Certes, je le veux.

FABIENNE.

Préparons le rapport. Vous trouverez facilement de jolies phrases. Vous avez un style si élégant et si clair!

JEAN.

Mais quand on ne sait pas ce que l'on veut dire?

FABIENNE.

Vous avez des notes en marge.

JEAN, regardant.

Oui... « glisser... glisser... glisser. »

FABIENNE.

Eh bien, vous glisserez, ce n'est pas une affaire.

JEAN.

« Présenter sous un jour favorable. »

FABIENNE.

Ah!

JEAN, lisant.

« Notre premier établissement a été enlevé par une trombe. » Présenter la trombe sous un jour favorable!

FABIENNE.

Oui, ce n'est pas commode. Mais il doit y avoir autre chose, ne vous découragez pas. Relisons les pièces attentivement.

JEAN.

Oh! je veux bien!

Ils sont penchés tous les deux sur les dossiers, leurs têtes se touchent presque.

FABIENNE, après un silence.

Savez-vous ce que je vous demanderai? Au lieu de faire un voyage en Italie ou en Hongrie, comme c'est la mode, nous irons passer deux mois à Hérouville.

JEAN.

A Hérouville ?

FABIENNE.

C'est vous qui me recevrez.

JEAN.

Vous n'avez que des pensées charmantes.

FABIENNE.

Je vous empêche de travailler. (Après une pause.) Me recevront-ils bien, vos frères?

JEAN.

S'ils vous recevront bien!

FABIENNE.

Ils ne m'en veulent pas?

JEAN.

Comment vous en voudraient-ils? Ah! si vous les aviez entendus!

FABIENNE.

Vraiment, vous n'imaginez pas le plaisir que vous me faites.

JEAN.

On dirait que c'est vous qui me devez de la reconnaissance.

FABIENNE.

Mais vous me sacrifiez votre grade et votre fierté bien naturelle d'être soldat.

JEAN.

Vous avez toujours passé avant tout dans ma vie, et, alors que je me reprochais de vous aimer, je vous aimais davantage.

FABIENNE.

Continuons. Après une pause.) De toutes les robes de la

corbeille, celle qui me préoccupe le plus, c'est la robe de voyage. Je voudrais qu'on pût dire tout de suite, quand j'arriverai : « Eh bien, oui, ce sera une jolie petite comtesse d'Hérouville, Jean l'a bien choisie. »

SCÈNE VIII

JEAN, FABIENNE, FERNAND, ROBILLON.

FABIENNE, apercevant Lérins, au fond.

Papa, nous avons bien travaillé.

FERNAND.

Vraiment?

ROBILLON.

Le ministre n'y était pas. On en attend un autre.

FABIENNE.

Mais nous avons quelques questions à t'adresser.

JEAN.

Je n'ai pas fait beaucoup de progrès.

FERNAND.

Oh! non! Robillon, qui est un homme pratique, a pensé que rien ne vous ferait mieux prendre goût aux choses de la bourse qu'une bonne opération à votre profit. Une occasion se présentait, nous nous sommes permis d'acheter pour vous fin courant cent Franco-Serbes.

JEAN.

Je ne pourrai pas les payer.

FERNAND, à Fabienne.

Vos actions ont monté de 210 francs. Robillon les a vendues tout à l'heure. Vous gagnez vingt mille francs.

JEAN, stupéfait.

Vingt mille francs !

ROBILLON.

21,675 fr. 85 c., avec le courtage.

JEAN.

Mais, Monsieur, cet argent ne peut pas m'appartenir.

FERNAND.

Il vous appartient.

JEAN.

Comme lieutenant de chasseurs, je recevais tous les mois mes 225 francs et j'en étais très fier. Je vous avoue que je ne saurais comment m'y prendre pour toucher cette grosse somme, gagnée en huit jours, sans raison, et si je la touchais, je n'oserais pas l'avouer à mes camarades sans rougir.

FERNAND.

Mon Dieu, je n'ai qu'une chose à vous répondre : c'est l'opération courante.

JEAN.

Je ne voudrais pas vous avoir blessé.

FERNAND.

Vous ne me blesserez jamais sur ce terrain-là. Ne croyez pas que je déteste les gens scrupuleux.

ROBILLON.

Si vous aviez les plus simples notions de nos opérations, vous comprendriez que cette somme vous est acquise très légitimement.

FERNAND.

N'insistez pas, Robillon.

JEAN.

Voilà déjà que je vous trouble avec mon inexpérience... (A Fabienne.) Vous ne m'en voudrez pas?

FABIENNE.

Oh! non, je pense comme vous.

JEAN, avec joie.

Ah!

FERNAND.

Allez voir le général de Parceval. Il faut que ce soit vous qui lui annonciez le premier que vous épousez Fabienne.

FABIENNE, remontant avec Jean.

Suzanne était dans le secret, mais elle n'a rien dit. A bientôt.

JEAN.

Le plus tôt que je pourrai.

Il sort par le fond, Fabienne par la gauche.

SCÈNE IX

ROBILLON, FERNAND.

ROBILLON.

oi, je suis ébahi.

FERNAND.

Eh bien, Robillon, je vais vous ébahir encore davantage. Je trouve qu'il a raison.

ROBILLON.

Comment, il a raison!... C'est le renversement de toutes les idées reçues.

FERNAND.

Peut-être. Je me sentirai plus à l'aise avec un collaborateur qui exagère les scrupules.

ROBILLON.

Il nous créera des obstacles à tout propos.

FERNAND.

Cela ne me déplaira pas.

ROBILLON.

Les affaires doivent se traiter largement. Ils sont inouïs, ces militaires. En campagne, ils tuent à tort et à travers, sans le moindre embarras, et ils n'ad-

mettent pas que les opérations financières ont aussi leurs exigences.

FERNAND.

Je commence à croire, Robillon, que nous ne nous entendrons pas.

ROBILLON.

Vous subissez déjà des influences. Ce lieutenant de chasseurs ne fera jamais votre rapport, je vais le préparer moi-même. (La porte du fond s'ouvre.) Je vais m'enfermer dans la bibliothèque.

Il sort par la gauche.

SCÈNE X

FERNAND, CLARISSE, CLAUDE.

CLAUDE, introduisant Clarisse par le fond.

Donnez-vous donc la peine d'entrer, Madame. (Annonçant.) Madame Fougerolles.

FERNAND.

Ne soyez pas surprise, Madame, c'est un changeur qui vous a ouvert la porte. (A Claude.) Vous allez cesser votre service immédiatement.

CLAUDE.

Je n'oublierai jamais que c'est à Monsieur que je dois ma fortune.

FERNAND.

Sortez!

CLARISSE.

Il a gagné à la bourse. Mes gens jouent aussi, ça rend le service bien difficile. Quand ils gagnent, ils ne veulent rien faire, et, quand ils perdent, ils ne sont bons à rien.

FERNAND.

Nous n'avons plus personne et je vous demande la permission d'aller moi-même prévenir Éva.

CLARISSE.

Je ne voudrais pas la déranger.

FERNAND.

Je vous prie, au contraire, Madame, de lui faire une longue visite, vous l'obligerez à se reposer, Il me semble qu'elle est à bout de force.

CLARISSE.

Les femmes nerveuses comme madame de Lérins se remettent si vite!

Robillon entre par la gauche.

FERNAND.

Je vous laisse avec Robillon.

Il sort par le fond.

SCÈNE XI

CLARISSE, ROBILLON.

CLARISSE, allant à Robillon.

Est-ce que M. de Lérins est sérieusement inquiet au sujet de sa femme ?

ROBILLON.

Je ne crois pas.

CLARISSE.

C'est qu'on me racontait tout à l'heure, et je viens un peu pour cela, que M. de Lérins, dont on connaît la scrupuleuse honnêteté, était très préoccupé depuis qu'il était président de votre conseil d'administration.

ROBILLON.

Préoccupé de quoi ?

CLARISSE.

De l'avenir de votre société.

ROBILLON.

C'est un abominable mensonge !

CLARISSE.

Je voudrais en être sûre; j'ai beaucoup d'actions, je deviens prudente.

ROBILLON.

Vous ne croyez pas que notre société grandit tous les jours ?

CLARISSE.

Grandir, ça n'empêche pas de tomber.

ROBILLON.

Tomber! nous sommes au-dessus de toutes les calomnies, Madame.

CLARISSE, à part.

Il gasconne plus qu'à l'ordinaire, il ment, je vais faire vendre.

ROBILLON.

Aujourd'hui, Madame, aujourd'hui même, j'achète tout ce que je peux pour mon futur gendre.

CLARISSE.

Ah! mademoiselle Robillon se marie?

ROBILLON.

Oui, Madame.

SCÈNE XII

ROBILLON, ÉVA, CLARISSE, OCTAVIE, puis FERNAND.

ÉVA, entrant avec Octavie par la droite.

Entrez donc, chère Madame, tout est désorganisé chez

moi aujourd'hui, il faut me pardonner. (A Clarisse.) Que vous êtes aimable, vous aussi, d'être venue me voir!

CLARISSE.

Je suis déjà venue sans vous trouver.

ÉVA.

Je suis si occupée, je cours les magasins, je trouve des choses charmantes, je les achète, on les met en place, elles sont horribles. Je les rends, j'en achète d'autres qui ne valent pas mieux... Je suis dans un état de surexcitation continuelle.

FERNAND, entrant par le fond.

Vous pourriez prendre les choses avec un peu plus de calme.

ÉVA.

Du calme, mais si j'étais calme, je n'y résisterais pas. (A Clarisse.) Comment va M. Fougerolles ?

CLARISSE.

Très mal pour moi. Depuis qu'il n'a rien à faire, il a pris du goût pour une figurante des Bouffes. Ça me le dépoétise.

OCTAVIE.

Que vous êtes heureuse d'avoir un mari à dépoétiser!

ROBILLON.

Je vous demande la permission, Mesdames, de mettre en ordre quelques paperasses que je dois emporter.

Il va vers la table

CLARISSE.

On me dit que M. Lagourdière est transformé, depuis qu'il a quitté l'agriculture.

OCTAVIE.

Oui, ça l'a rajeuni. Nous donnons un bal le mois prochain et je venais vous prier de me prêter la liste de vos invités.

CLARISSE.

Vous n'aurez pas assez de place.

OCTAVIE.

Nous bifferons les ennuyeux.

CLARISSE.

Oh! alors...

ÉVA.

Vous n'aurez personne.

FERNAND.

Vous devenez misanthrope?

ÉVA.

Vous croyez ? Je ne sais pas.

OCTAVIE.

On m'a annoncé ce matin une grande nouvelle. Le comte d'Hérouville se marie, il fait un simple mariage d'argent.

CLARISSE.

Vous ne le saviez pas?

OCTAVIE.

Mais non.

FERNAND.

Qui a dit cela, Madame?

OCTAVIE.

C'est Agénor qui l'a raconté au club.

FERNAND.

Ah !

CLARISSE.

Mon mari y était.

OCTAVIE.

Je tâcherai de voir Agénor aujourd'hui, j'aurai des détails. M. d'Hérouville devient financier, une vraie transformation, pour épouser la fille d'un autre financier aventureux, mais immensément riche.

FERNAND.

Ah ?

CLARISSE, bas, à cause de Robillon.

Et le baron laissait entendre méchamment que le beau-père se hâtait de marier sa fille pour lui assurer une grosse dot, que le gendre ne rendrait pas en cas d'accident.

FERNAND.

Hein !

CLARISSE, de même, désignant Robillon.

J'ai pensé que ce financier habile...

FERNAND.

C'est moi, Madame.

CLARISSE et OCTAVIE, interloquées.

Vous !

FERNAND.

Le comte d'Hérouville épouse Fabienne.

CLARISSE.

Pardonnez-moi.

OCTAVIE.

Je suis désolée.

FERNAND.

Vous avez tort, Madame, je trouve intéressant de connaître l'opinion du baron de Saint-Benin.

CLARISSE.

Vous lui avez refusé mademoiselle de Lérins.

OCTAVIE.

Agénor a beaucoup de rancune.

CLARISSE.

Nous aurions dû deviner que c'était une calomnie.

OCTAVIE.

Moi surtout.

CLARISSE.

Mais ce financier vous ressemblait si peu !

ÉVA.

Pourquoi cacher ce mariage ? Voilà à quoi on s'expose.

Vous deviez bien vous attendre à ce qu'on accuserait le fiancé de mademoiselle de Lérins d'avoir été tenté par une dot peu commune.

FERNAND.

Je vous ai dit, Éva, que M. d'Hérouville aimait Fabienne.

ÉVA.

Oui, je le sais bien, sans le lui dire, en secret. — Les jeunes gens deviennent si scrupuleux ! Quand ils aiment une jeune personne, ils vont faire le tour du monde sans le lui dire.

FERNAND.

Il vient d'arriver. Si vous l'aviez vu tout à l'heure, à côté d'elle, vous auriez vite compris qu'il ne fait pas un mariage d'argent. Il aime Fabienne depuis longtemps, voilà pourquoi je la lui donne.

ÉVA, à Robillon.

Est-ce que le prince hongrois aime aussi mademoiselle Robillon depuis longtemps ?

ROBILLON.

Mon Dieu, Madame, non, je ne crois pas. Il l'a vue pour la première fois la semaine dernière.

ÉVA.

Mais le temps n'y fait rien, puisqu'il n'a jamais aimé qu'elle.

ROBILLON.

Je ne prétends pas...

ÉVA.

Il l'a juré à Charlotte, sur la tête princière de son père. Il l'avait juré aussi, le mois dernier, à mademoiselle Aucop.

ROBILLON.

Mademoiselle Aucop !

ÉVA.

La fille de mon couturier. Elle est laide, mais elle a une grosse dot. Il est très riche aussi, mon couturier, mais le prince, pour s'assurer la dot, voulait enlever la fille.

ROBILLON.

Avant le mariage ?

ÉVA.

Après, ça serait inutile. Aucop a été étonné et il a découvert que ce grand seigneur s'appelait Moutonnet, accordeur de pianos à Carcassonne.

ROBILLON.

Le prince !

ÉVA.

Qui doit se marier le même jour que M. d'Hérouville. Moutonnet de Carcassonne ! Il enlève peut-être votre fille en ce moment. Madame Moutonnet ! Le rire m'étouffe.

FERNAND.

Éva !

ÉVA.

C'est si bon de rire !... C'est si bon !... laissez-moi.

Elle éclate en sanglots.

CLARISSE.

C'est la détente, ne lui dites rien, laissez-la ici, nous allons nous occuper d'elle.

Clarisse et Octavie emmènent Éva vers la droite.

OCTAVIE.

Ne vous effrayez pas.

CLARISSE, de la porte.

C'est fini, la voilà calme.

Elles sortent par la droite.

SCÈNE XIII

FERNAND, ROBILLON.

ROBILLON, à Fernand.

Ces dames ont raison, laissez-les seules.

FERNAND.

Je n'y vais pas, vous voyez. Je sens bien que ma présence serait au moins inutile. Avez-vous entendu de quels odieux calculs on m'accuse ?

ROBILLON.

J'ai entendu à demi.

FERNAND.

J'ai eu jusqu'à présent l'orgueil de penser que je n'avais rien à redouter de personne.

ROBILLON.

Ce n'est pas changé.

FERNAND.

Si, mais je ne permettrai pas à M. de Saint-Benin...

ROBILLON.

Oh! pas de bruit, pas de scandale, pas de duel. Votre vie appartient à nos actionnaires.

FERNAND.

Mais mon honneur ne leur appartient pas... (Entrée du général par le fond.) Ah! général, vous arrivez bien.

LE GÉNÉRAL.

Je sais pourquoi. J'ai appris la grande nouvelle.

FERNAND.

Au revoir, Robillon, nous nous verrons tantôt.

ROBILLON, à part.

Le général! Il va mettre de l'huile sur le feu.

Il sort par le fond.

SCÈNE XIV

FERNAND, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *ému.*

Mon ami, je vous félicite du fond du cœur. Vous avez une fortune colossale, dit-on, et vous donnez votre fille unique à un brave officier de cavalerie qui n'a rien. Très beau. Exemple admirable. Je vous félicite, au nom de l'armée.

FERNAND.

J'en suis un peu aussi, moi, de l'armée.

LE GÉNÉRAL.

Je le sais. Décoré en Afrique à vingt-trois ans ! Belle conduite en 70 : — 7e hussards. Trois ordres du jour, deux blessures, la croix d'officier. Voyez-vous, Lérins, je suis arriéré, moi ! — Mais j'aimerais encore mieux ça que tous vos millions.

FERNAND.

Moi aussi, général, moi aussi, je l'aime mieux.

LE GÉNÉRAL.

Madame de Lérins était dans le secret, c'est elle qui m'avait demandé d'appeler d'Hérouville à Paris.

FERNAND.

Ah !

LE GÉNÉRAL.

Et je croyais qu'elle pensait aux convenances administratives. Il doit être content, le lieutenant.

FERNAND.

Il vous est très reconnaissant, général, mais il est forcé de donner sa démission.

LE GÉNÉRAL.

Lui !... Il... il quitte son épée.

FERNAND.

Vous savez qu'on peut la reprendre.

LE GÉNÉRAL.

C'est égal, vous lui avez conseillé ça ?

FERNAND.

Je l'ai exigé.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez eu tort. Je ne parle pas à mon point de vue militaire, — mais vous trouvez bon d'avoir un gendre qui n'aura qu'à aimer sa femme. — Déplorable !

FERNAND.

Mais le comte d'Hérouville sera occupé, rassurez-vous. Je le fais nommer administrateur au crédit Franco-Serbe.

LE GÉNÉRAL, ahuri.

Dans la finance ?

FERNAND.

A ma place.

LE GÉNÉRAL, de mauvaise humeur.

Alors, c'est autre chose, je n'y comprends plus rien. Le monde se détraque. Un officier... un brave officier, qui allait être mon aide de camp !... à la bourse.

FERNAND.

Mais, général!...

LE GÉNÉRAL.

Je ne lui dirai rien. Il est des choses qu'on ne doit pas blâmer, on en pense ce qu'on veut, voilà tout. Adieu, Lérins.

FERNAND.

Vous ne partirez pas ainsi.

LE GÉNÉRAL.

Je n'ai plus rien à vous dire. Je vous ai félicité.

FERNAND.

Mais, moi, j'ai un service à vous demander.

LE GÉNÉRAL, s'arrêtant.

Oh ! je vous le rendrai.

FERNAND.

Je vais être forcé de me battre avec le baron de Saint-Benin.

LE GÉNÉRAL.

Agénor! Vous prenez ce paltoquet au sérieux!

FERNAND.

Il m'a fait un de ces outrages qui exigent une réparation immédiate.

LE GÉNÉRAL.

Je serai votre second.

FERNAND.

Je ne peux plus, comme autrefois, mépriser certaines insultes. Je ne me sens plus à l'abri de la calomnie, depuis...

LE GÉNÉRAL.

Depuis que vous êtes un financier renommé! Pourquoi vous êtes-vous fourré là-dedans?

FERNAND.

Pourquoi?

LE GÉNÉRAL.

Je vais vous le dire, moi. D'abord, parce que vous ne savez pas juger les hommes. Vous connaissez très bien les chevaux et vous croyez que c'est la même chose. Quand un cheval a les jambes fines et les veines apparentes, vous êtes sûr qu'il est de race. Vous jureriez qu'un monsieur est honnête quand il a une bonne figure, comme Robillon. Trop de confiance en Robillon. Moi, je m'en méfie; je n'ai pas précisément peur qu'il me prenne mon argent : j'ai peur qu'il le magnétise. Et puis... vous aimez trop votre femme. J'ai peut-être tort de vous dire ça!

FERNAND.

Oh! non... non, général, vous dites vrai. J'aime trop ma femme.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas un reproche... absolu.

FERNAND.

Vous voulez me faire entendre que je me suis laissé entraîner, parce qu'il fallait payer ses caprices. Eh bien, oui. Je le reconnais, mais je n'aurai jamais l'énergie de rien lui refuser.

LE GÉNÉRAL.

Je comprends toutes les faiblesses avec les femmes. Elles ne vous en savent pas gré. On n'en a que plus de mérite. Seulement ces jolis petits êtres-là ne détestent pas de se heurter à notre autorité, quand ils nous aiment.

FERNAND.

Mais quand on ne nous aime pas!

LE GÉNÉRAL.

Hein !

FERNAND.

Elle ne m'aime pas et elle ne m'aimera jamais.

LE GÉNÉRAL.

Bah !

FERNAND.

J'espérais que le mariage de Fabienne ferait une diversion. Je pensais que la vue d'une jeune fille, aimante et aimée, me ramènerait ma femme. Non, le bonheur de Fabienne l'irrite. Ce serait à croire, si je n'étais pas sûr de Jean d'Hérouville comme de moi-même...

LE GÉNÉRAL.

Voyons, c'est impossible!

FERNAND.

Impossible ! Je vous dis ce que j'ose à peine penser. J'avais besoin de parler. J'étouffais.

LE GÉNÉRAL.

Voyons, Lérins, — à votre âge, et vous avez l'air plus jeune encore que votre âge, vous ne vous sentez pas la force de conquérir une femme qui est à vous ! Ah ! cristi ! si vous étiez resté dans les hussards !

FERNAND.

Ah ! vous ne l'avez pas entendue tout à l'heure.

SCÈNE XV

FERNAND, LE GÉNÉRAL, ÉVA.

ÉVA, *entrant par la droite.*

Ah ! je ne vous savais pas ici, général.

LE GÉNÉRAL.

Alors vous venez pour votre mari ?

ÉVA.

Vous n'ignorez pas quel plaisir j'ai à vous voir.

LE GÉNÉRAL.

Voilà un plaisir bien partagé, je vous assure, mais... je suis attendu au ministère, et le devoir avant tout.

(A Fernand qui l'accompagne.) Elle est ravissante, votre femme, elle est venue à vous — tout émue. — Allons, voyons, c'est une conquête à faire !

SCÈNE XVI

FERNAND, ÉVA.

ÉVA.

J'ai été très sotte tout à l'heure, mais vous avez remarqué, n'est-ce pas, que je suis un peu souffrante ?

FERNAND.

Très surexcitée, au moins. Je voulais consulter Bonardel.

ÉVA.

Il ne nous apprendrait rien. J'étouffe à Paris. C'est le mal du pays qui me prend sans doute. Je ne vous demande pas de m'emmener en Amérique, — vous ne pourriez pas, — mais il vous serait facile de m'emmener quelque part, n'importe où, hors de France.

FERNAND.

Au moment de marier ma fille !

ÉVA.

Vous ne la mariez pas demain. Les mariages de cette importance-là demandent du temps. Nous rentrerons

dans un mois, dans trois semaines, et, si je n'étais pas guérie alors, tout à fait guérie, j'irais seule à Charleston.

FERNAND.

Oui, je voudrais vous emmener. Oui, je vois bien que vous subissez une crise et je devine que mon bonheur est en jeu ! Mais je sais aussi que vous êtes une femme sincère et loyale. Oui, je voudrais vous emporter avec moi, dans un coin de terre bien isolé. Mais comment expliquer mon départ au moment de marier ma fille?... le jour où je suis arrivé à une haute situation?

ÉVA.

Eh bien, c'est cette situation qui vous oblige à faire un voyage quelque part. Cela se peut.

FERNAND.

Oui, cela se peut, oui, vous avez raison. Cela se peut. (Robillon paraît à gauche.) Robillon !...

Éva sort à droite.

SCÈNE XVII

FERNAND, ROBILLON, puis JEAN, FABIENNE et ÉVA.

ROBILLON.

Enfin, ce rapport est fini.

FERNAND.

Robillon, je pars demain pour aller inspecter nos travaux de Serbie.

ROBILLON.

Hein?

FERNAND.

Cela vous étonne? Je vous ai dit que je prendrais mes fonctions au sérieux.

ROBILLON.

Vous n'irez pas.

FERNAND.

Pourquoi?

ROBILLON.

Et vous ne direz même à personne que vous avez eu cette pensée... Eh bien... oui, notre société a été créée trop tôt. Il le fallait. Une compagnie anglaise était prête à nous couper l'herbe sous le pied. Il s'agissait d'arriver les premiers, sans attendre les formalités. C'était audacieux, mais nous avons réussi. Le crédit Franco-Serbe est allé au delà de nos espérances. Tous les actionnaires sont ravis. N'allez pas gâter leur joie. Ils ne s'occupent pas de nos chemins; ils ne veulent pas se promener sur nos canaux; ils ne veulent pas descendre dans nos mines. Ils se moquent bien que nous ayons commencé ou pas commencé.

FERNAND.

Pas commencé?

ROBILLON.

Nous ne pouvons pas, puisque nous n'avons pas encore les concessions officielles.

FERNAND.

Nous ne les avons pas!

ROBILLON.

Nous les aurons.

FERNAND, chancelant.

Nous les aurons! nous... alors, en ce moment, notre société ne repose sur rien!

ROBILLON.

Elle repose sur nous.

FERNAND.

J'étais... depuis un an... administrateur d'une société qui n'existe pas!

ROBILLON.

Elle existe, puisqu'on se dispute ses actions.

FERNAND.

Et je suis le président d'un conseil illusoire, et la hausse s'est faite sur mon nom! J'ai prêté le nom de Lérins, le nom de ma femme, le nom de ma fille! pour couvrir un vol...

ROBILLON.

Ah! qu'on est malheureux avec les gens qui n'entendent rien aux affaires!

FERNAND.

Je vantais vos valeurs! J'en faisais prendre à mes amis... Je les ai trompés.

ROBILLON.

Vous les avez enrichis.

FERNAND.

J'ai menti... et tout le monde pourra me dire en face : « Vous avez menti. »

ROBILLON.

Vous ne voulez pas comprendre.

FERNAND.

C'est la ruine!

ROBILLON, bondissant.

Comment, la ruine?

FERNAND.

Plus que la ruine. C'est la faillite!

ROBILLON.

Ne dites pas ça!

Jean paraît au fond.

FERNAND.

C'est le déshonneur!

ROBILLON.

Lérins!

JEAN.

Qu'avez-vous?

Fabienne paraît à gauche.

FERNAND, le saisissant avec exaltation.

Ne restez pas ici! reprenez votre habit de soldat, rentrez à votre régiment, après avoir secoué la poussière de cette maison. Fuyez-nous! Oubliez-nous!

JEAN.

Mais, Monsieur...

FERNAND, avec plus de force.

Vous ne pouvez plus épouser ma fille. Je suis un malhonnête homme!

ÉVA, qui paraît à droite, apercevant Fabienne qui tombe à la renverse.

Ah!

FERNAND, atterré.

Fabienne!

ACTE QUATRIÈME

Un salon sévère, chez M. de Lérins ; chêne et tapisserie ; table-bureau, fauteuils. Porte d'entrée au fond ; à droite, porte qui conduit chez Fabienne ; à gauche, chez Fernand.

SCÈNE PREMIÈRE

BONARDEL, BELBON, LAGOURDIÈRE, OLYMPE.

Lagourdière, Bonardel, Olympe et Octavie sont assis tristement, comme des gens qui attendent. Belbon, debout, paraît étudier un feuillet qu'il tient à la main. Quand le rideau se lève, personne ne parle.

BELBON, marchant fiévreusement.

Je m'étonne que M. de Lérins nous fasse attendre.

OLYMPE.

On vous a dit, mon ami, qu'il était absent.

BELBON.

On devrait être poli au moins avec les gens que l'on ruine.

OLYMPE.

Vous m'aviez promis d'être calme.

BELBON.

Je le serai, Olympe. (Il sonne violemment, Claude paraît au fond, en tenue de valet.) M. de Lérins n'est pas rentré ?

CLAUDE.

Non, Monsieur, pas encore.

Il sort.

BELBON.

Nous aurions dû vendre hier soir.

BONARDEL.

Je n'ai eu la nouvelle que ce matin.

LAGOURDIÈRE.

Ce matin seulement.

BELBON.

J'avais reçu le mot de M. de Lérins à neuf heures. « Je vous ai trompé, le crédit Franco-Serbe n'existe pas, vos actions ne valent rien. » J'ai couru chez M. Robillon. Il avait un tel accès de fureur qu'on craignait une congestion. Je n'ai pas pu le voir et aujourd'hui M. de Lérins ne paraît pas.

Il sonne violemment.

OLYMPE.

Il va venir.

BELBON.

Il ne vient pas !

OLYMPE.

Vous m'avez promis d'être calme.

BELBON.

Je le serai. (A Florestine, qui est entrée par le fond, en costume de femme de chambre.) M. de Lérins n'a pas dit où il allait?

FLORESTINE.

Non, Monsieur, il n'a rien dit.

OLYMPE, allant s'asseoir à côté d'Octavie et à mi-voix.

Vous êtes venue, vous aussi, pour modérer les violences de votre mari.

OCTAVIE, montrant Lagourdière toujours atterré.

Je ne crois pas que mon mari soit violent. Je crains seulement que sa tête n'y résiste pas.

OLYMPE.

Moi, je me trouve dans une situation bien délicate, entre M. Belbon que je dois aimer et M. de Lérins que je... j'estime depuis si longtemps. Nous le soutiendrons, n'est-ce pas? C'est le rôle des femmes de soutenir ceux qui tombent.

OCTAVIE.

Je ne pense qu'à mon mari. Un mari irréprochable. Je ne pourrais pas supporter le remords de l'avoir ruiné. (Avec des larmes.) Oh! non, ce serait trop.

BELBON, très agité.

Il se moque de nous.

OLYMPE.

M. de Lérins ignore que nous l'attendons.

BELBON.

J'avais annoncé ma visite.

LAGOURDIÈRE.

Qu'allons-nous lui dire?

BELBON.

Nous lui demanderons des explications. J'ai rédigé quelques notes.

LAGOURDIÈRE.

Est-ce que ça fera remonter nos valeurs?

BELBON.

Non, c'est une satisfaction que nous avons le droit d'exiger.

LAGOURDIÈRE, avec un soupir.

Une satisfaction!

BONARDEL, ahuri et les yeux dans le vague.

Nous aurions dû tout deviner, Lagourdière, quand nous les avons attendues jusqu'à trois heures du matin, au café Anglais, et qu'elles ne sont venues ni l'une ni l'autre.

OCTAVIE.

Comment, ni l'une ni l'autre?

BONARDEL.

Pas même Nini!

OCTAVIE.

Nini!

LAGOURDIÈRE.

Que dites-vous, Bonardel?

BONARDEL.

J'oubliais que madame Lagourdière était là.

OCTAVIE.

Vous avez soupé au café Anglais ?

LAGOURDIÈRE.

Je te jure, Octavie, que je ne suis pas coupable.

OCTAVIE.

Et vous attendiez mademoiselle Nini !

BONARDEL.

C'est moi, Madame, qui entraînais Lagourdière dans la vie à grandes guides.

OCTAVIE.

La fortune vous avait déjà perverti.

LAGOURDIÈRE.

J'éprouvais le besoin de m'épanouir.

OCTAVIE.

Aussitôt que vous vous êtes vu riche... mais alors votre vertu n'était que de l'économie !

LAGOURDIÈRE.

Ce n'est pas assez de perdre mon argent, j'aurai perdu ta confiance.

OLYMPE.

Ne l'accablez pas : les hommes sont faibles.

SCÈNE II

LES MÊMES, CLARISSE.

Clarisse, très sombre, entre par le fond et s'avance au milieu du salon.

CLARISSE.

A trois cent cinquante !

BONARDEL, BELBON, LAGOURDIÈRE ET CLAUDE, avec désespoir.

Oh !...

CLARISSE.

Et il n'y a pas d'acquéreurs !

BELBON.

Un effondrement.

BONARDEL.

Je n'aurais jamais cru que ça pourrait dégringoler si vite !

LAGOURDIÈRE.

Et j'ai donné ma démission.

OCTAVIE.

Vous la reprendrez.

LAGOURDIÈRE.

Je ne peux pas, j'ai été amer avec le ministre.

CLARISSE.

Je prends une grande part à votre chagrin.

BELBON.

Dites désespoir, Madame.

BONARDEL.

Désespoir.

LAGOURDIÈRE.

Désespoir !

OCTAVIE.

Et vous... chère amie ?..

CLARISSE.

Oh ! moi, j'avais tout vendu.

TOUS.

Oh !

BELBON.

Vous étiez prévenue ?

CLARISSE.

C'était un pressentiment. Mon mari avait perdu toute la nuit au baccarat. Et puis, Agénor s'était mis à la baisse.

OCTAVIE.

Mon cousin ?

LAGOURDIÈRE.

Et il ne m'a rien dit !

CLARISSE.

Il va faire une fortune énorme.

TOUS.

Oh !

BONARDEL.

Il y a des gens qui ont de la veine.

TOUS.

Oui.

BELBON.

Olympe avait une si grande confiance en M. de Lérins !

TOUS.

Moi aussi.

OLYMPE.

Ce n'est pas lui qui est coupable, c'est M. Robillon qui a fondé la société, qui a menti.

BELBON.

Ce n'est pas M. Robillon qui nous aurait poussés dans ce désastre ! Ah ! s'il était debout aujourd'hui !

OLYMPE.

Vous étiez tous ses dupes !

BELBON.

Mais tout le temps que nous étions ses dupes, comme vous dites, nos actions valaient trois mille francs.

OLYMPE, *exaspérée.*

C'est M. Robillon qu'on excuse et on accable Fernand... (*Se reprenant.*) M. de Lérins. Votre Robillon est un homme abominable.

SCÈNE III

LES MÊMES, ROBILLON.

Robillon ouvre la porte violemment et entre avec fracas.

BONARDEL, BELBON, LAGOURDIÈRE, *avec joie.*

Ah!

CLARISSE, *riant.*

Le sauveur!

BELBON.

Toujours souffrant?

ROBILLON.

On le serait à moins. Je suis heureux, Messieurs, de vous avoir réunis. J'aurais voulu trouver ici tous mes actionnaires. Tous vous êtes indignés, je le comprends, et vous allez demander à M. de Lérins raison de sa conduite. Elle est inexplicable.

OLYMPE, *à part, indignée.*

C'est trop fort!

ROBILLON.

Je ferai aussi mon meâ culpâ. Oui, j'ai eu tort, cent mille fois tort, de mêler à mes opérations des gens qui n'entendent rien aux affaires.

BONARDEL, LAGOURDIÈRE, BELBON.

Oui, oui.

ROBILLON.

Voilà un homme, un gentilhomme... supposé raisonnable et intelligent, qui va crier sur les toits qu'une société dont il est président n'existe pas.

BELBON.

C'est inouï!

BONARDEL.

Inouï!

LAGOURDIÈRE.

Inouï!

ROBILLON.

Voilà un financier qui raconte lui-même que ses actions, ses propres actions, sont mauvaises. Mais jamais on n'a dit ça, jamais. Les Turcs eux-mêmes ne l'ont pas dit.

BONARDEL, BELBON, LAGOURDIÈRE.

Non.

ROBILLON.

Nous n'avons pas commencé les travaux, soit!

BELBON.

Qu'est-ce que ça nous fait, vos travaux?

BONARDEL.

Rien du tout.

LAGOURDIÈRE.

Absolument rien.

ROBILLON.

C'est ce que je me tuais de lui dire. Il manque quelques formalités.

BONARDEL.

Nous nous en moquons, de vos formalités.

BELBON.

Comme d'une guigne.

LAGOURDIÈRE.

Plus que d'une guigne.

ROBILLON.

Nous n'avons pas encore nos concessions ! Et voilà le prétexte que l'on prend pour écraser nos cours. Ah ! non, non, non, ça n'a pas d'excuses.

BELBON.

C'est indigne !

BONARDEL.

C'est abominable !

LAGOURDIÈRE.

C'est épouvantable !

ROBILLON.

Une trahison !... Vous le lui direz...

BELBON.

Si nous le lui dirons !

BONARDEL.

Avec conviction !

LAGOURDIÈRE.

Avec énergie !

BELBON, BONARDEL, LAGOURDIÈRE, ensemble.

Avec..

Ils s'arrêtent tous les trois en voyant entrer Lérins.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, entrant par le fond, la figure fatiguée, tres froid et tres digne.

Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre. J'étais retenu par une affaire urgente. Vous venez me demander des explications ? La société à laquelle j'ai prêté mon nom et que je recommandais si chaleureusement n'avait aucune base sérieuse. C'était un leurre. Mes amis me feront la grâce de croire que je l'ignorais. Quand je l'ai su, je l'ai dit, c'est bien simple.

ROBILLON.

Mais la plus vulgaire prudence vous faisait un devoir...

FERNAND.

Je mentais depuis un an sans le savoir, et la prudence m'aurait obligé de continuer!... Pas une minute, pas une seconde. J'aurais voulu la crier plus haut encore, cette vérité que je venais d'apprendre, non pas pour dégager ma responsabilité, mais pour cesser de mentir.

BELBON, s'apprêtant à lire un écrit.

Monsieur...

OLYMPE, mettant la main sur le papier.

Ne parlez pas, ou je ne vous revois de ma vie.

FERNAND.

Vous me disiez, monsieur Belbon?

BELBON, interloqué.

Rien.

ROBILLON.

Je suis obligé, moi, comme représentant les intérêts de nos actionnaires, de parler un autre langage.

FERNAND.

Vous m'avez reproché souvent de ne pas vous comprendre. Tenons-nous en, je vous en conjure, au langage le plus simple, celui des honnêtes gens.

ROBILLON.

Mais j'ai la prétention...

FERNAND.

Je ne vous accuse pas. Je ne cherche pas à m'abriter sous les fautes des autres. Je ne condamne que moi.

J'avais accepté des fonctions qui m'imposaient un contrôle. Je ne l'ai pas exercé. J'ai manqué à mon devoir. J'ai ruiné ceux qui ont eu confiance en mon honnêteté, que je croyais inattaquable. Je suis convaincu de mensonge, c'est la pire des humiliations et la plus cruelle des douleurs. Mon pauvre Bonardel, mon brave Lagourdière, vous ne saurez jamais ce que sont mes remords!

Il leur prend les mains en pleurant.

OLYMPE, très émue, à Belbon.

Vous devriez lui sauter au cou.

BONARDEL, très ému aussi.

Que voulez-vous, cher ami... C'est un petit malheur!

LAGOURDIÈRE, de même.

Un petit malheur... un tout petit malheur!

BONARDEL.

Vous avez la fièvre.

FERNAND.

Mais non, non, vous vous trompez.

OCTAVIE, à Lagourdière.

Vous êtes un brave homme et je vous aime bien.

CLARISSE.

Certainement il est sincère.

FERNAND.

Vous êtes là, tous les quatre, si vous connaissez un moyen de réparer le mal que j'ai fait, donnez-le moi. Je n'en ai trouvé qu'un, c'est d'y employer ce qui me reste de fortune et ce qui me reste encore de vie.

OLYMPE.

Il est admirable.

BELBON.

J'apprécie...

OLYMPE, *vivement.*

Oh ! ne parlez pas.

ROBILLON.

J'userai de tous les ménagements...

FERNAND.

Je ne demande pas qu'on me ménage...

ROBILLON.

Mais aussitôt qu'on sort de la logique spéciale aux finances, on patauge, pardonnez-moi l'expression. Réparer le mal en y employant votre fortune, c'est un projet qui n'a rien de pratique.

FERNAND.

Pourquoi? Hier, sans perdre une minute, j'ai donné l'ordre de mettre en vente tous mes immeubles et j'ai chargé mon agent de reprendre toutes les actions qu'on lui apporterait.

ROBILLON.

Allons donc !

FERNAND.

Je voudrais les acheter toutes au prix de mon sang, ces actions maudites. Je m'acquitte. Tant qu'il me restera un louis à donner, je le donnerai. J'aurai, au moins, sauvé de la ruine tous ceux que j'aurai pu sauver.

Robillon a pris son chapeau et s'apprête à sortir.

LAGOURDIÈRE, étonné.

Où allez-vous ?

Robillon sort par le fond, sans lui répondre.

BELBON.

Où va-t-il ?

Il prend aussi son chapeau.

LAGOURDIÈRE.

Je ne sais pas.

BELBON.

Je vais le suivre.

LAGOURDIÈRE.

Moi aussi.

BONARDEL.

Moi aussi.

Ils sortent tous les trois.

OLYMPE.

Ah ! Les hommes sont lâches ! Ils vont vous accabler ! Pauvre ami ! Pauvre ami !

Elle sort vivement.

CLARISSE.

Je crois qu'il vaut mieux ne rien lui dire...

OCTAVIE.

Je le crois aussi.

CLARISSE.

Je n'ose pas lui parler de sa femme.

OCTAVIE.

Gardez-vous-en... on m'a dit que madame de Lérins était sortie depuis ce matin... sans dire où elle allait.

CLARISSE.

Voilà ce que je prévoyais, madame de Lérins n'a jamais aimé son mari, ce n'est pas aujourd'hui qu'elle commencera.

OCTAVIE.

Oh ! non. Cette pauvre maison, qui hier encore était si joyeuse ! comme elle sera vide !

CLARISSE.

Ainsi va le monde.

Elles sortent toutes les deux.

FERNAND.

Je leur ai fait pitié... (Il s'est levé et va sonner. Florestine paraît.) Madame de Lérins est-elle rentrée ?

FLORESTINE.

Non, Monsieur.

FERNAND.

Bien !

Florestine sort. Il reste accablé.

SCÈNE V

FERNAND, LE GÉNÉRAL.

FERNAND, atterré.

C'est vous...

LE GÉNÉRAL, lui serrant les mains avec effusion.

Mon brave ami ! Moi, j'aime mieux le Lérins d'aujourd'hui que celui d'hier.

FERNAND.

Vous m'excusez ?

LE GÉNÉRAL.

Non pas. Quand on s'appelle Lérins, quand on est officier de la Légion d'honneur, et quand on a une réputation digne de ce titre et de ce nom, on ne s'expose pas à la compromettre dans les aventures; mais vous êtes abattu, écrasé; on juge mieux les gens quand ils sont à terre, et personne au moins ne dira que vous êtes un malhonnête homme.

FERNAND.

Tout Paris le dit en ce moment.

LE GÉNÉRAL.

On ne sait pas encore que vous donnez votre fortune entière pour réparer une faute dont vous n'êtes pas seul responsable.

FERNAND.

Est-ce que ma fortune suffira ?

LE GÉNÉRAL.

J'ai quelques économies...

FERNAND.

Oh ! mon pauvre ami !... Vous ne vous doutez pas de ce que c'est qu'un pareil désastre.

LE GÉNÉRAL.

Très salutaire... pour la société. Il faut apprendre aux braves gens qu'on risque d'effroyables culbutes dans ce métier-là. Ça remet les choses en équilibre.

FERNAND.

Je supporterais courageusement toutes les catastrophes si je ne me sentais pas coupable.

LE GÉNÉRAL.

Léger, faible, trop confiant.

FERNAND.

Voilà tout ce que l'on trouvera pour me défendre, c'est bien misérable. Tout s'effondre à la fois dans ma vie. Éva venait me demander hier de l'emmener loin de Paris. Elle me suppliait de la sauver d'elle-même. J'étais frappé au cœur, mais elle me restait. Je l'aurais emportée avec moi, oubliant tout. Elle était encore là quand j'ai crié au fiancé de Fabienne de fuir cette maison où venaient d'entrer la ruine et le déshonneur, mais depuis je n'ai pas revu madame de Lérins.

LE GÉNÉRAL.

Comment? Vous n'avez pas cherché à la voir?

FERNAND.

J'ai passé la nuit au chevet de Fabienne, et puis... je n'ai pas osé. — J'ai su qu'elle était sortie ce matin, seule, dans un fiacre, et elle n'est pas revenue.

LE GÉNÉRAL.

Vous supposez ?..

FERNAND.

Je suppose que la pauvreté lui a fait peur.

LE GÉNÉRAL.

Oh!

FERNAND.

Et c'est pour elle, oui, c'est pour n'avoir jamais à lui refuser une fantaisie, que je courais aux gros bénéfices et à l'argent vite gagné... C'est pour elle que j'ai tout oublié et tout perdu.

LE GÉNÉRAL.

N'allez pas aux extrêmes, maintenant; madame de Lérins a pu avoir une heure d'affolement, mais vous avez votre fille...

FERNAND.

Oui. Je n'ai plus à penser qu'à ma fille.

LE GÉNÉRAL.

Elle va épouser un brave garçon.

FERNAND.

Ce mariage est impossible.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi donc?

FERNAND.

Parce qu'un d'Hérouville ne peut pas être le gendre d'un financier qui a ruiné ses actionnaires.

LE GÉNÉRAL.

Il n'est pas venu?

FERNAND.

Vous ne vous rendez pas compte de ma situation. Je vous ai prié hier d'être mon témoin.

LE GÉNÉRAL.

Contre Agénor. Je suis prêt.

FERNAND.

Je ne peux plus me battre.

LE GÉNÉRAL.

Vous?

FERNAND.

On ne se bat pas le jour où l'on fait faillite, on ne tue pas un homme qu'on a ruiné, et le baron de Saint-Benin vous répondra : « Je rendrai raison à M. de Lérins quand il aura été jugé. »

LE GÉNÉRAL, avec violence.

S'il me répondait ça !...

FERNAND.

Je suis allé ce matin chez un magistrat, qui m'avait perdu de vue et qui ne savait rien. Je lui ai parlé comme s'il s'agissait d'un autre et je l'écoutais en m'efforçant de rester calme. Il m'a condamné, et la peine... la peine pourrait être celle des voleurs.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes fou !

FERNAND.

Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux en finir et ne laisser à ma fille, comme vous le dites, que le souvenir d'un fou.

LE GÉNÉRAL.

Lérins, voyons, si on vous juge, je serai à côté de vous, moi, sur le banc des accusés, le général de Parceval à côté de son ami de Lérins ! Je serai votre garant, et il n'y aurait plus de justice, si on osait condamner les deux plus braves gens que je connaisse. Voilà mon opinion.

FERNAND.

Si vous saviez comme vos paroles me vont au cœur et quel bien vous me faites !

SCÈNE VI

FERNAND, LE GÉNÉRAL, JEAN.

Jean paraît en uniforme de lieutenant de chasseurs à cheval.

LE GÉNÉRAL ET FERNAND.

Ah !

JEAN.

Monsieur, vous m'avez dit hier de reprendre mon uniforme, me voici, où est Fabienne ?

LE GÉNÉRAL, ému.

C'est bien, jeune homme ! c'est très bien, ce que vous faites.

FERNAND, *très froid.*

Vous n'avez pas voulu me comprendre, cela ne m'étonne pas d'un cœur comme le vôtre, mais il serait cruel de me forcer à vous redire ce que je vous ai dit hier. Adieu, d'Hérouville.

JEAN.

Ce ne sont pas des adieux.

FERNAND.

Ah! Faites-lui comprendre, général, que sa présence ici m'accable et me torture.

Il sort à gauche.

SCÈNE VII

LE GÉNÉRAL, JEAN.

JEAN, *désespéré.*

Il ne veut plus que j'épouse Fabienne.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez entendu.

JEAN.

Et vous croyez, vous, mon général, que je peux renoncer à elle?

LE GÉNÉRAL.

J'ai cru, comme vous, que vous ne le pouviez pas.

J'ai cru... mais depuis que je vous ai vu en tenue, mes idées sont redevenues plus nettes. Je pense comme Lérins.

JEAN.

Si M. de Lérins s'était vraiment compromis, ne serais-je pas trop heureux de pouvoir offrir à sa fille un nom sans tache et une situation qui impose le respect.

LE GÉNÉRAL.

Lérins suppose qu'il sera poursuivi.

JEAN.

Poursuivi?

LE GÉNÉRAL.

Voilà ce qu'il n'a pas osé vous dire. Voilà ce qu'il vous dirait si vous insistiez. Soyez courageux, je ne vous demande pas de rester à Paris. Allez prendre votre service dans les Pyrénées...

JEAN.

Sans revoir Fabienne?

LE GÉNÉRAL.

Sans la revoir.

JEAN.

Et elle croirait que je l'ai abandonnée, que je ne suis pas revenu, parce qu'elle est malheureuse et qu'elle est pauvre.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, oui, elle le croirait, et cela vaudrait mieux pour elle. Elle le croit déjà.

JEAN.

Elle le croit?

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes revenu bien tard, elle devait vous attendre ce matin.

JEAN.

Je n'ai pas pu.

LE GÉNÉRAL.

Il est des occasions où il faut toujours pouvoir ce que l'on veut.

JEAN.

Mon général, je me battais.

LE GÉNÉRAL.

Vous?

JEAN.

Avec le vicomte de Saint-Benin.

LE GÉNÉRAL.

Pour Lérins?

JEAN, étonné.

Mais, mon général...

LE GÉNÉRAL.

Je sais tout, vous vous êtes battu pour Lérins?

JEAN.

Ne suis-je pas le fiancé de sa fille?

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est bien! Vous avez eu tort, certainement vous avez eu tort. Mais c'est bien, c'est très bien,. Vous avez eu tort. Nous ne pouvons pas le dire au père, mais je vous envie d'avoir pu... si simplement! Maintenant, repartez pour...

SCÈNE VIII

LE GÉNÉRAL, JEAN, FABIENNE, puis FERNAND.

FABIENNE, *paraissant à la porte de droite.*

Ah!

JEAN, *avec joie.*

Elle!

LE GÉNÉRAL.

Sapristi!

FABIENNE, *s'arrêtant étonnée.*

Je vous croyais seul, général.

JEAN.

Vous avez dû trouver que je venais bien tard, Fabienne.

FABIENNE.

Votre présence ne m'étonne pas, vous avez l'âme si haute que vous vous croyez toujours engagé!

JEAN.

Je le suis plus que jamais.

FABIENNE.

Je sais que vous m'aimez et que vous m'aimerez toujours, mais je ne peux plus être votre femme. (Vivement.) Laissez-moi parler. Je ne sais pas ce qu'on reproche à mon père. Je suis sûre qu'il n'a jamais fait que ce qu'il devait. Personne ne le connaît mieux que moi, mais je sais qu'il est bien malheureux et que je dois rester seule près de lui. J'aurai le courage que vous aviez quand vous êtes parti pour ne me revoir jamais. Ce sont d'autres événements qui nous séparent.

JEAN.

Rien ne peut plus nous séparer.

FABIENNE.

Vous me laisserez faire mon devoir.

LE GÉNÉRAL.

Oh! toi!... Tu es bien la fille de ton brave père. Pardonnez-moi, Mademoiselle, si je vous tutoie, c'est l'émotion qui m'emporte. Quand je pense qu'il vous aurait suffi de vous aimer pour être heureux, si la folie de l'argent ne s'était pas emparée du monde... (Fernand revient, par la gauche.) Ne le grondez pas, c'est moi qui n'ai pas eu le courage de les séparer. Il va partir, mais, sarpejeu!... il y a encore des moments dans la vie, où l'on se mettrait à aimer l'humanité tout entière.

JEAN.

Mais je ne me résigne pas, moi.

LE GÉNÉRAL.

Lieutenant, c'est un ordre.

JEAN.

Oui, mon général, je pars puisque vous l'exigez, mais je vous jure que je reviendrai. Au revoir, Fabienne. Au revoir.

Il sort vivement par le fond.

FERNAND.

D'Hérouville! Ces émotions-là tueront Fabienne. (Allant à elle doucement.) Pardonne-moi.

FABIENNE.

Et que veux-tu que je te pardonne? De m'avoir trop aimée...

FERNAND.

Je t'ai sacrifiée...

FABIENNE.

Toi!

FERNAND.

Et ce sera mon éternel remords.

FABIENNE.

Tu me voulais plus riche... toujours plus riche!

FERNAND.

Je n'ai pas vu qu'en jouant ma fortune, plus que ma fortune, je jouais ton bonheur, pardonne-moi.

SCÈNE IX

FERNAND, ÉVA.

Elle entre par le fond, vêtue avec une affectation de simplicité extrême, et toute souriante.

ÉVA.

C'est moi !

Le général, comprenant qu'une scène intime va avoir lieu, prend paternellement Fabienne, et l'emmène dans la chambre à droite.

FERNAND.

Ah!

ÉVA.

Vous ne saviez plus ce que j'étais devenue : j'avais pris un fiacre, c'est très amusant, mais on n'arrive jamais. Vous ne m'embrassez pas?

Elle lui tend son front, Fernand reste stupéfait.

FERNAND.

Je vous écoute, je vous regarde, et je me demande si c'est un rêve.

ÉVA.

Vous ne rêvez pas du tout, c'est bien moi, qui suis redevenue calme. Je ne m'en doutais pas, ni vous non plus. Le monde ne me vaut rien, il m'agite, il me trouble. J'aurais fini par y devenir très mauvaise. (Avec tendresse.) Et c'eût été dommage, n'est-ce pas ?

FERNAND.

Mais quelle femme êtes-vous?

ÉVA.

Je suis une femme de décision, vous le savez bien. Vous m'avez comblée, vous ne saviez rien me refuser, il vous plaisait que j'éblouisse Paris de mon luxe. Vous m'avez rendue très heureuse. Je vais arranger mon bonheur autrement, et d'abord, je t'aime de toute mon âme.

FERNAND.

Éva !

ÉVA.

Je n'ai jamais rien vu de plus noble, de plus élevé que votre indignation, en apprenant qu'on vous avait fait complice d'un mensonge. Je frissonnais à vous entendre et je vous admirais. Voilà bien le véritable honnête homme, vraiment soucieux de son honneur! Vous êtes ruiné, vous êtes calomnié, que m'importe? Je n'ai jamais eu autant d'orgueil à porter votre nom.

FERNAND.

Je croyais qu'il ne m'était plus possible d'être heureux!... Mais vous, vous dont le cœur s'affole de dévouement, vous ne savez pas encore à quel point tout est changé. Je ne peux rien garder de ma fortune.

ÉVA.

Je le sais. J'ai vu votre conseil.

FERNAND.

Il ne vous restera que votre dot.

ÉVA.

Je n'en veux pas.

FERNAND, *vivement.*

Elle est à vous.

ÉVA.

Tout ce qui est à moi vous appartient. J'ai donné ma signature.

FERNAND.

Votre devoir à vous...

ÉVA.

Mon devoir est le vôtre... Nous quitterons cet hôtel, nous prendrons un appartement bien petit, où il n'y aura place que pour nous. Nous vendrons nos chevaux, nous vendrons nos voitures. J'ai vendu mes diamants.

FERNAND.

Vous?

ÉVA.

Ce matin, avec mon fiacre. Je n'avais pas envie de vous demander conseil. Vous ne remarquez pas comme je me suis mise? Est-ce que cela me va mal? Pas un bracelet,... pas une bague,... rien aux oreilles, — une femme tout bonnement. — N'est-ce pas joli? Dans un mois ce sera peut-être la mode.

FERNAND.

La mode!

ÉVA.

Et puis, d'ailleurs, je m'en moque. Vous ne soup-

çonnez pas comme je suis bien aujourd'hui, comme je respire à l'aise et comme je suis contente de moi, et c'est là ce qu'il y a de mieux dans la vie. Vous êtes encore triste. (Le regardant.) Vous ne me croyez pas sincère. Vous avez peur que j'aie des regrets... Non. Je ne recevrai plus, je n'irai plus dans le monde, nous verrons moins d'indifférents, il ne nous restera pas beaucoup d'amis ; eh bien, nous serons un peu plus l'un à l'autre si on nous abandonne.

FERNAND.

Oh ! comme il est facile de tout oublier près de toi !

SCÈNE X

FERNAND, ROBILLON, LAGOURDIÈRE, ÉVA, OLYMPE.

LAGOURDIÈRE, se jetant dans les bras de Lérins.

Ah ! mon cher ami ! La joie m'étouffe !

BELBON, de même.

Ah ! mon cher monsieur de Lérins !

BONARDEL.

Quel joli coup de bourse !

BELBON.

Comme vous avez manœuvré !

LAGOURDIÈRE.

Étonnant !

FERNAND.

Qu'avez-vous ? Que me voulez-vous ?

ROBILLON.

Vous êtes plus fort que moi sans vous en douter.

BELBON.

Hier, vous répandez le bruit que la société ne repose sur rien.

ROBILLON.

On a peur naturellement. Débâcle générale.

LAGOURDIÈRE, avec joie.

Étonnant !

BONARDEL.

Aujourd'hui, on raconte sous le péristyle que vous faites acheter sous main.

LAGOURDIÈRE, de même.

Oh !

FERNAND, se récriant.

Sous main !

ROBILLON.

C'est là l'effet.

FERNAND.

L'effet !

ROBILLON.

La malice.

LAGOURDIÈRE, de même.

Oui.

BELBON.

Votre agent de change est assailli, il avoue tout.

ROBILLON.

On rougit d'avoir eu peur.

LAGOURDIÈRE.

Étonnant!

BONARDEL.

Les actions remontent, remontent.

CLAUDE ET FLORESTINE, restés au fond.

Elles remontent!

LAGOURDIÈRE.

Oui.

FERNAND, étonné.

Pourquoi remontent-elles?

ROBILLON.

Parce que vous les achetez.

FERNAND.

Je n'achète pas. Je paye pour réparer le désastre dont je m'accuse.

ROBILLON.

Oui. Vous vous mettez à la hausse.

FERNAND.

Ce sont des remboursements.

ROBILLON.

Comme vous voudrez.

FERNAND.

Je fais ce que m'a dicté ma conscience.

ROBILLON.

Votre conscience est à la hausse.

LAGOURDIÈRE.

Oh! étonnant!

BONARDEL.

C'est très habile.

BELBON.

Il n'y a eu à la bourse qu'un cri d'admiration.

ROBILLON.

De l'enthousiasme!

BONARDEL.

Du délire!

LAGOURDIÈRE.

On vous aurait porté en triomphe.

BONARDEL.

Vous étiez né pour les affaires.

BELBON.

Vous aviez le génie de la spéculation.

FERNAND.

De la spéculation!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, JEAN, puis FABIENNE.

LE GÉNÉRAL, entrant avec Jean.

Eh bien, je vous le ramène... Il paraît qu'on vous porte aux nues maintenant. Que s'est-il passé?

FERNAND.

Je vais vous le dire : je ne suis plus un pauvre naïf auquel on jetait la pierre; je ne suis plus l'honnête maladroit qu'il fallait écraser. Je viens de manœuvrer avec une adresse merveilleuse, j'ai joué une comédie habile pour mener à bonne fin un immense coup de bourse. C'était un faux désespoir, c'étaient de fausses larmes. Il s'agissait de faire des dupes. J'y ai réussi, et ces messieurs, qui sont de braves gens, m'admirent, et si j'allais à la bourse en ce moment on me porterait en triomphe. Voilà où je suis tombé. Je ne peux même plus faire acte d'honnête homme.

LE GÉNÉRAL.

Mais c'est abominable, ça ; nous ne pourrons plus serrer la main à ces gens-là.

ROBILLON, avec éclat.

Mais de quoi diable vous plaignez-vous, à la fin ! Vous relevez par miracle une affaire tombée !

FERNAND, *furieux.*

Est-ce que vous ferez que je n'aie pas menti? Est-ce que vous ferez que les concessions existent?

ROBILLON, *avec calme.*

Je les ai.

FERNAND.

Hein!

ROBILLON.

Je les ai depuis vingt minutes.

BELBON, *furieux.*

Et vous ne le dites pas?

ROBILLON.

Je réserve cet effet pour la bourse de demain.

FERNAND.

Que me dites-vous? Soyez clair, je vous en prie.

ROBILLON.

J'avais écrit à Belgrade que le marquis de Lérins devenait président de notre société. On m'a répondu immédiatement : « Concessions accordées, le décret est signé. » Lisez!

Fabienne paraît à droite, Jean vient à elle et la met au courant.

FERNAND.

Mais alors...

ROBILLON.

Alors, nous n'avons trompé personne. J'étais sûr que nous les aurions.

BELBON, criant du fond.

Quel homme !

LE GÉNÉRAL.

Mais tonnerre de.., mon brave Lérins, ça vous permet de relever la tête.

FERNAND.

Ah ! ça ne m'excuse pas. Je me trouverai toujours aussi coupable.

LE GÉNÉRAL.

Coupable, vous !

ÉVA.

Mais ça va déranger tous mes projets.

ROBILLON.

Vous êtes plus riche que jamais.

FERNAND.

Je ne veux pas de cet argent, ne me parlez plus de votre société. (A Fabienne.) Tu seras la femme d'un lieutenant.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure !

FERNAND.

Et nous, nous vivrons à Lérins.

ÉVA.

Oh ! oui.

LE GÉNÉRAL.

Vous ne pouvez pas... voilà un gouvernement qui sait

apprécier les hommes, et qui vous accorde des concessions. Vous ne pouvez pas déserter.

FERNAND.

Mais, général...

LE GÉNÉRAL.

Vous resterez financier, vous serez un financier honnête, voilà tout. Il y en a, j'en connais.

ROBILLON, se frappant la poitrine.

Moi aussi.

LE GÉNÉRAL.

Ce ne sont pas les mêmes.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS, — 24416-3.

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
Jean Baudry, *pièce*	2	»
La Papillonne, *comédie*	2	»
Charlotte Corday, *drame*	2	»
La Moabite, *pièce en vers*	2	»
Rataplan, *revue*	2	»
Les Braves Gens, *comédie*	2	»
Belle Lurette, *opéra comique*	2	»
Nina la Tueuse, *comédie*	1	50
Daniel Rochat, *comédie*	2	»
La Petite Mère, *comédie*	2	»
L'Amiral, *comédie en vers*	2	»
Jean de Nivelle, *opéra com.*	1	»
Chevalier Trumeau, *c. en vers*	1	»
Papa, *comédie*	2	»
Vercingétorix, *drame*	4	»
Les Mouchards, *pièce*	»	50
La Victime, *comédie*	1	50
Beau Nicolas, *opéra comique*	2	»
Le Mari de la débutante, *com.*	2	»
La Jolie Persane, *opéra com*	2	»
Anne de Kerviler, *drame*	1	50
Jonathan, *comédie*	2	»
Lolotte, *comédie*	1	50
La Famille, *comédie*	1	50
L'Etincelle, *pièce*	1	50
Les Tapageurs, *comédie*	2	»
Le Petit Hôtel, *comédie*	1	50
La Petite Mademoiselle, *op. c.*	2	»
Yedda, *ballet*	1	»
Etienne Marcel, *opéra*	1	»
L'Age ingrat, *comédie*	2	»
Les Danicheff, *com.*	2	»
La Camargo, *opéra com*	2	»
Les Amants de Vérone, *opéra*	1	»
Le Phonographe, *à-propos*	1	»
Le Gascon, *drame*	2	»
Le Club, *comédie*	2	»
Les Vieilles Couches, *comédie*	2	»
Les Fourchambault, *comédie*	2	»
Le Petit Duc, *opéra comique*	2	»
Hernani, *pièce*	2	»
Scandales d'hier, *comédie*	2	»
La Cigale, *comédie*	2	»
Le Fandango, *ballet pant.*	1	»
La Comtesse Romani, *com*	2	»
Le Roi de Lahore, *opéra*	1	»
Cinq-Mars, *drame lyrique*	1	»
Oh! Monsieur! *saynète*	1	»
Les Charbonniers, *opérette*	1	50
Le Tunnel, *comédie*	1	50
L'Hetman, *pièce en vers*	2	»
L'Etrangère, *comédie*	2	»
Paul Forestier, *com. en vers*	2	»
Le Prince! *comédie*	2	»
Mariages riches! *comédie*	2	»
Aïda, *opéra*	1	»
Paul et Virginie, *opéra*	1	»
La Partie d'échecs, *comédie*	1	50
Sylvia, *ballet*	1	»
Madame Caverlet, *comédie*	2	»
Piccolino, *opéra comique*	2	»
Boulangère a des écus, *o. bouf.*	2	»
Loulou, *vaudeville*	1	50
Monsieur attend Madame, *com.*	1	50
Petite Pluie, *comédie*	1	50
Le Panache, *comédie*	2	»
Fanny Lear, *comédie*	2	»
Carmen, *opéra comique*	1	»
L'Oncle Sam, *comédie*	2	»
La Haine, *drame*	2	»
La Boule, *comédie*	2	»
La Mi-Carême, *vaudeville*	1	50
Le Homard, *comédie*	1	50
Le Sphinx, *drame*	2	»
Monsieur Alphonse, *pièce*	2	»
Jeunesse de Louis XIV, *com*	2	»
La Petite Marquise, *comédie*	2	»
Jean de Thommeray, *comédie*	2	»
Libres! *drame historique*	2	»
Toto chez Tata, *comédie*	1	50
Chez l'avocat, *comédie*	1	50
L'Été de la Saint-Martin, *com.*	1	50
Le Roi Candaule, *comédie*	1	50
La Femme de Claude, *pièce*	4	»
Un Monsieur en habit noir, *c.*	1	50
Le Réveillon, *pièce*	2	»

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber



